
THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

Prince de Condé



EN DEUX MOTS, VOICI MON HISTOIRE.
Sot, ignare, Comme un Oison ;
J'aime l'argent; j'aime la Gloire ;
Je Suis jaloux d'un vain renom ;
Mais je ne ſuis (l'on peut m'en croire)
Qû'un magnifique Fanfaron.

VIE
POLITIQUE ET PRIVÉE
DE LOUIS-JOSEPH
DE CONDÉ,
PRINCE DU SANG.

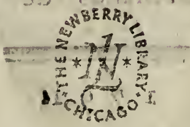
A CHANTILLY;

Et se trouve

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

1791.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La vie d'un prince glorieux, qui tient à une longue ſuite d'ancêtres, illuſtrés par une grande réputation, toujours prônée par des favoris ſoudoyés, des paraſites rampans, des ſerviteurs intéreſſés, des valets gagiſes, des femmes entretenues, des familles ſoutenues, des roquets penſionnés, des intrigans, des chevaliers d'induſtrie, des écrivains mercenaires, tous commenſaux d'un protecteur fortuné; la vie (dis-je) d'un grand ſeigneur, vain & magnifique, ne peut être fidèlement écrite que par un hiſtorien philoſophe, indépendant, qui ne tientpar aucun bienfait, par aucune conſidération à la famille où à la perſonne dont il peint, avec la plus froide impartialité, les défauts & les qualités, les vices & les vertus.

Il y a long-tems qu'on a dit que pour écrire fidèlement l'hiſtoire, il faudroit être ſevré de tous préjugés, n'être d'aucune religion, d'aucun pays, ne tenir à rien, n'eſpérer, n'attendre rien, mépriſer les dons, les récompenſes, braver la haine & les mépris de tous les gens partiaux, ne faire aucune acception des hommes, compter pour rien les rangs fri-

voles, les distinctions chimériques, & n'appartenir qu'à soi seul, pour dire la vérité, si précieuse, si rare dans la bouche & les écrits des auteurs, même du premier mérite.

Combien d'hommes dont l'histoire a relevé les actions, les paroles, par de superbes éloges, seroient aujourd'hui bien petits & même ensévelis dans les ténèbres de l'oubli, si quelque contemporain judicieux & instruit avoit esquissé le tableau de leur vie ?

Combien d'Empereurs, de Monarques, de Papes, de Princes, de Prélats & de Généraux recueillent les hommages & la vénératiou de la postérité, qui seraient sans doute l'objet de son mépris & de son exécration, sans l'art divin & les talens supérieurs des beaux génies, qui avoient des motifs occultes d'intérêts, pour masquer leurs foiblesses, leurs crimes, & nous faire admirer, dans des scélérats, des vertus & des actions dont il n'y a que les grandes ames, que les esprits éclairés, qui s'en soient montrés susceptibles ?

Combien d'illustres personages sont engloutis dans la foule des morts, & dont on ne connoît pas même le nom ?

Combien de femmes célèbres n'inspireroient que de l'horreur ; combien aussi de

femmes charmantes & vertueuses, vrais modèles d'urbanité, de sentiment, de fidélité, d'honneur & de générosité, nous sont inconnues, parce qu'elles n'ont point acueilli les adulateurs, & que, fières ou satisfaites de n'avoir rien à se reprocher, d'avoir chéri, respecté uniquement leurs maris, d'avoir veillé à l'éducation de leurs enfans, elles n'ont pas cru qu'elles devoient s'oublier au point de mendier les éloges des plumes vénales, & céder aux sollicitations pressantes des galans qui n'aspiroient qu'à l'honneur de les enchaîner, & qu'au plaisir de les déshonorer.

Voila pourtant comme l'histoire ancienne est écrite : voila comme nous avons des idées fausses en tous points : voila la source intarissable de notre ignorance & de nos préjugés.

En offrant à mes compatriotes, à mes amis, la vie de Louis Joseph Prince de Condé, je contracte l'obligation sacrée, quoique hardie, de ne parler que d'après les inspirations de la vérité, les instructions les plus authentiques ; sans avoir aucun égard à son rang, à ses grandeurs, à son faste, je peindrai son caractère, & je dirai sans crainte ce qu'il a fait, ce qu'il a dit. Je ne suis point intéressé à le flatter, & encore moins à tromper ma nation &

l'Europe. En un mot, dépouillé de toute prévention, je déclare que j'oublie que j'écris la vie privée d'un prince du sang, pour ne m'occuper que de l'homme.

VIE
POLITIQUE ET PRIVÉE
DE LOUIS-JOSEPH
DE CONDÉ,
PRINCE DU SANG.

IL feroit à defirer, pour le bonheur des nations, que la vie privée des princes fût écrite de leur vivant, pour leur apprendre à devenir meilleurs & à refpecter l'opinion des hommes qu'ils ne cherchent qu'à éblouir, qu'à tromper, qu'à écrafer fous le poids de leur ambition & de leur tyrannie; il eft intéreffant que les grands fachent qu'on fait les apprécier pour ce qu'ils font, pour ce qu'ils valent moralement, que le peuple leur rend juftice, qu'il les juge avec la plus rigide imparrialité; que l'éclat de leurs noms, l'immenfité de leurs poffeffions n'en impofent point aux hommes éclairés; que les richeffes accumulées fur leurs têtes; que leurs faftueufes dignités; que leur impérieufe domination, ne fervent qu'à les rendre plus méprifables, quand ils en abnfent au préjudice du bonheur & de la liberté des mortels, qui ne font pas nés pour ramper dans l'indigence, & pour être leurs efclaves.

Si les princes étoient bien persuadés de cette vérité morale, il est à croire qu'ils seroient plus modérés dans leurs concussions, & moins présomptueux. La vanité n'est le partage que des sots. Tout homme qui réfléchit qu'il est mortel, que sa vie est un éclair, un point dans l'éternité des siècles, est sensible, bon, généreux, juste & compâtissant. Il foule à ses pieds l'orgueil & la vanité. Il sait, il sent que la hauteur & l'arrogance ne lui conviennent point.

Et en effet, à quoi aboutissent l'ambition, la perfidie & la fierté? Où conduisent l'avarice & la cupidité? Les rangs, les titres, les biens ne sont que des distinctions imaginées par la politique pour maintenir la subordination, pour forcer le malheureux à travailler, pour exercer les talens & l'industrie des hommes, pour faire fl urir les arts & multiplier les connoissances humaines, en accordant aux membres d'un état, qui se le disputent par leurs découvertes, leurs travaux & leurs succès, le prix de l'émulation, justement décerné au mérite & à l'activité.

Tous les siècles ont observé que plus un artiste étoit récompensé, plus son imagination s'enflammoit, & plus loin il portoit la perfection de son art; les savans n'ont produit leurs chef-d'œuvres que quand ils se sont vus encouragés, accueillis, fêtés d'une manière distinguée par les protecteurs fortunés qui avoient ou assez d'esprit pour les sentir, les estimer, les aimer, les rechercher, ou qui, jaloux de

passe

paſſer eux-mêmes pour des connoiſſeurs & des hommes de génie, honoroient tous ceux qui avoient la réputation d'avoir du mérite, dans l'eſpérance de ſortir de la claſſe commune des êtres indifférens & ignorés (1).

C'eſt d'après cette obſervation qu'il faut juger une foule de *Midas* & de *Bourvalais*, qui ont aſſigné des penſions, qui ont prodi-

---

(1) Le cardinal de Richelieu (dit Voltaire) étoit bien le protecteur des gens de lettres dont il jalouſoit le mérite & les talens, mais il ne ſe montra jamais le protecteur du bon goût. Il eut la ſottiſe de vouloir paſſer pour bel-eſprit, pour un génie créateur. C'eſt à cette manie ridicule que les plus médiocres littérateurs dûrent leurs bienfaits, les penſions dont ils furent comblés. Mais il ne falloit pas paroître éclipſer ce cardinal politique par une ſupériorité éclatante de talents. Notre grand Corneille nous fournit une preuve de mon aſſertion. Que de déſagréments, que de diſgraces n'eſſuya pas ce grand homme pour n'avoir pas consenti à vendre ſon immortelle tragédie, le *Cid*, à cette *éminence* glorieuse qui vouloit paſſer pour en être l'Auteur! Chapelin, & tant d'autres plats écrivains étoient écraſés d'honneurs, de bienfaits, de penſions. Corneille, le grand Corneille, n'eut rien, vécut & mourut pauvre. On connoît ſes vers ſur le cardinal de Richelieu, qu'il craignoit.

gué de l'or aux artiſtes, aux poëtes, aux littérareurs dont ils n'ont jamais été dignes d'admirer les talens & l'érudition.

Qu'on parle mal ou bien de ce grand cardinal,
Ma proſe ni mes vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

Le bien que Richelieu avoit fait à Corneille, ſe bornoit à ne l'avoir pas cruellement perſécuté. Ici on reconnoît la politique de ce premier miniſtre. Je ne puis m'empêcher de rapporter le beau trait de Deſpréaux, qui long-temps après la mort de Richelieu & de Mazarin, pénétré du grand mérite de *Corneille*, alla ſupplier Louis XIV de lui retirer ſa penſion, alléguant pour raiſon, qu'il n'étoit pas juſte qu'il fût honoré des bienfaits de ſa majeſté, tandis que le grand Corneille en étoit privé & expiroit de miſere & de beſoin dans un grenier.

Cette repréſentation irrita Louis XIV, lui fit verſer des larmes. Il fit envoyer ſur-le-champ à Corneille deux cent louis, & le fit inſcrire ſur la liſte des auteurs penſionnés, pour double penſion. Ce grand homme n'en jouit pas long-temps. Il mourut peu après. Cette action eſt la plus belle de Louis XIV, & fait un honneur infini à la mémoire de Deſpréaux, à qui le monarque ſçut beaucoup de gré & lui conſerva ſa penſion.

Louis-Joseph, prince de Condé, fut dans tous les temps un glorieux, un avare intérieurement, mais extérieurement un magnifique qui voulut amonceler sur sa personne les titres de grand capitaine, de fin politique, & de bel-esprit.

Fils putatif de M. le duc, surnommé *Coclès*, parce qu'il étoit borgne, mais véritablement de Louis XV, qui étoit l'amant public de madame la duchesse, princesse étrangère, femme galante & belle, Condé ne reçut pas une plus brillante éducation que tous les autres princes de la maison de Bourbon.

Il fut élevé sans doute encore beaucoup plus mal, dans les grandeurs & dans la fierté. M. le duc, qui en qualité de premier ministre, présidoit au gouvernement de la France, sans oublier de se livrer à ses plaisirs crapuleux, sans négliger de s'appliquer une partie des domaines & de l'or de l'état, accumula des biens immenses, s'appropria, aux dépens du trésor-royal, un numéraire prodigieux, dont il ne jouit pas long-temps, étant venu à mourir des suites de son libertinage, ainsi que son épouse, dont il n'ignoroit pas les galanteries, mais qu'il n'osoit réprimer, dans la crainte de déplaire au Roi, qui lui avoit confié le timon de son Empire.

Le doute sur la paternité de Louis-Joseph de Condé lui restoit. Il se consoloit dans cette incertitude, comme font tous les maris trompés & trahis par leurs moitiés légitimes. C'est le seul parti que tous les hommes prennent,

c'eſt auſſi le ſeul ſage à prendre, parce qu'il s'accorde avec les intérêts de leur amour-propre, qu'alors ils n'ont plus à rougir des affronts que les femmes font à la tendreſſe conjugale, & de l'ignominie qui, quoique perſonnelle aux épouſes, rejaillit en quelque ſorte ſur les époux par les préjugés reçus dans tous les pays, dans tous les ſiècles, préjugés que la plus ſtoïque philoſophie ne détruira jamais, parce qu'ils ont pour origine la malignité humaine, & que le cœur de l'homme trahi, eſt cruellement ulceré par des cicatrices profondes dans la partie morale, la plus délicate, la plus ſenſible de ſon exiſtence.

Il n'y a que des êtres ſans principes, des libertins dénaturés, des monſtres enfin, qui affectent d'être indifférents ſur l'article d'un amour mutuel, & d'une fidélité conſtante & reſpective. Les animaux, les volatils & les quadrupèdes les plus ſauvages, ſont jaloux de ce qu'ils aiment. La jalouſie (1) eſt le

---

(1) Je crois qu'il y a trois ſortes de jalouſies. Il n'y en a qu'une qui me paroiſſe injuſte & blâmable. Celle par exemple d'un mari qui aime ſa femme, dont il reconnoît, dont il cherit, dont il reſpecte la vertu, la tendreſſe, la fidélité & qu'il tourmente ſans ceſſe par des reproches, par des ſoupçons déplacés, ou celle d'un époux qui n'aimant pas ſa moitié, quoique belle & charmante, la produit dans les ſociétés pour l'y voir

principe de l'amour, & une ſuite des inſpirations les plus délicieuſes de la nature.

Je n'ai jamais eu à me plaindre de la moitié que la providence me deſtina. Il n'y a que l'auteur ſuprême & moi qui ſachions combien j'ai aimé, combien je chéris encore la beauté coupable, qui peut-être ſans ceſſer d'être vertueuſe, a commis tant d'écarts, & a compromis ſi imprudemment ſa réputation,

---

briller, & eſt déſeſpéré de l'accueil, des égards, des attentions, des prévenances qu'on a pour elle. Cet homme, à mes yeux, n'eſt qu'un ſot.

Mais il eſt deux autres ſortes de jalouſies permiſes qui ſont l'éloge d'un mari, d'un amant.

La première, qui conſiſte à craindre de ne pas être aimé de ſa femme autant qu'on la chérit, & qu'un autre n'ait le talent de lui plaire.

La ſeconde jalouſie, celle d'un amant jaloux contre un rival qui fait la cour à une femme qu'il adore, & qu'il tremble, qu'il friſſonne de ne pas poſſéder & de voir paſſer entre les bras d'un adorateur concurrent. Au reſte, la jalouſie eſt le ſel de l'amour, elle reveille, dit un poëte, *un amant heureux qui s'endort*. Ah! femmes vous êtes fines, mais vous ne l'êtes pas aſſez pour connoître votre empire ſur les mortels qui vous honorent, vous eſtiment & vous aiment!

par les conſeils d'une marâtre, qui, dès mon berceau, empoiſonna ma vie par des procédés que la nature, que la raiſon & l'équité déſavouent, & par les inſinuations perfides de pluſieurs autres femmes, déſeſpérées de reconnoître en mon épouſe toutes les qualités, tous les attributs qu'elles étoient contraintes d'honorer (car le crime rougit à l'aſpect de la vertu), mais à qui dès long-tems elles avoient renoncé, pour aſſurer la torture de leurs maris, & afficher leur déshonneur & leur infamie. Je ſuis juſte, je ne crois pas que ma femme ait avalé le poiſon.

Paſſe-t-on de la pureté de l'innocence à une dépravation ſi humiliante ?

Mais du moins, ô moitié chérie, abjure pour jamais ces accointances criminelles qui bleſſent ma délicateſſe & qui te déshonorent. C'eſt alors que je croirai que tu ne mérites pas les atteintes de l'opprobre & les ſarcaſmes des plaiſants.

M. le duc, père de mon héros, murmura tout bas de l'inconduite de madame la ducheſſe, mais il ne s'en fâcha pas ſérieuſement; il prit le parti de rire comme les autres, tant il eſt vrai qu'il ne ſe piquoit point d'une délicateſſe peu commune, mais grand ſeigneur; il en avoit les ſentimens abjects, & ſe moquoit du qu'en dira-t-on. Il avoit d'abord été fort mal élevé. Ses frères, le comte de Charolois, prince ſanguinaire, le comte de Clermont, libertin imbécille, ne l'ont pas été mieux; les filles de cette branche

impérieuſe & cruelle ſembloient renoncer à la douceur de leur ſexe pour n'être que des mégères, des furies ; témoin cette boſſue, abbeſſe de Saint-Antoine, qui fit ſouffrir à toute ſa communauté des horreurs que le tems qui efface tout, n'a point encore fait oublier.

M. le duc, ſuivi d'un grouppe de libertins décorés, ſortant dès l'aube du jour des mauvais lieux où il avoit paſſé la nuit dans les orgies, & entre les bras des plus viles *meſſalines*, ſe plaiſoit à deſcendre dans les bateaux des blanchiſſeuſes, qui toutes affectoient de ne le pas connoître ; il leur vomiſſoit mille ptopos orduriers, obſcènes, qui étoient (comme on le ſent) ſupérieurement répondus. Ce prince finiſſoit par leur payer l'eau-de-vie, & achever de s'enivrer avec elles ; quelquefois il donnoit quelques louis à la commère dont le langage impudique, effronté, lui avoit plu davantage, & remontoit dans ſon équipage qui n'étoit pas éloigné. Ces parties de plaiſir l'amuſoient infiniment, elles étoient les délaſſemens de ſa vie (1).

---

(1) Il alloit ſouvent attaquer les poiſſardes de la place Maubert. Il reçut un jour d'une harangère, qui le connoiſſoit bien, une replique mortifiante, delaquelle il n'oſa pas s'irriter. On ſait que le duc étoit borgne. Ce prince s'aviſa de demander à cette poiſſarde : *quelle différence il y avoit entre une maquerelle*

Beaux délaſſemens pour un prince du ſang, premier miniſtre ! grandes preuves de l'ignobilité de ſon ame & de ſon peu d'éducation. Avec de tels principes, il ne ſongeoit point à élever celui qui étoit ſon unique héritier, & dont il eſpéroit qu'il lui fût poſſible d'être le père.

Louis-Joſeph, prince de Condé, étoit très-jeune, à la vérité, c'étoit une raiſon de plus pour s'occuper de lui donner, au ſortir des mains des gouvernantes, des inſtituteurs qui formaſſent ſon cœur & ſon eſprit. Il n'y penſa même pas, & mourut ſans avoir eu l'idée d'y ſonger.

C'eſt de cette manière que tous nos rois, nos princes du ſang, & généralement nos grands ſeigneurs, ont été élevés. Auſſi a-t-on obſervé que, depuis Henri IV, les rois de France ont été, & ſont les monarques les plus ignares, les plus ſuperſtitieux, les plus diſſipés, les plus ſtupides potentats de l'Europe; qu'inhabiles à régner, ils ont remis leur confiance & leur autorité entre les mains des miniſtres, des favoris, des femmes même qui, de concert, abuſant de leur aveuglement & de leurs foibleſſes, de leur inaptitude, ont commis

---

& un maquereau? C'eſt lui repartit la fine commére, *que les maquerelles ont deux yeux, & qu'un maquereau n'en a qu'un.* M. le Duc lui paya le rogome, lui donna quelqu'argent, & ſe retira payé de ſa curioſité.

des

des indignités que l'hiſtoire frémira de peindre, & que la poſtérité aura peine à croire.

Je ſuis en état de prouver qu'à commencer depuis le premier des Bourbons, il n'eſt pas un de nos rois qui aient régné, que ce ſont leurs concubines, qui tour-à-tour ont dirigé la barque Françoiſe à leur gré; que les rois de France, qui auroient dû être les pilotes de leur navire, ne ſe ſont jamais mêlés du pilotage auquel ils n'ont rien entendu, ni voulu rien entendre.

C'eſt delà que ſont ſurvenues toutes les calamités ſucceſſives qui ont déſolé le plus floriſſant empire du globe connu, & affligé la nation la plus douce, la plus polie, la plus laborieuſe, la plus brave, la plus induſtrieuſe & la plus éclairée de l'univers.

Monteſquieu, l'immortel Monteſquieu, a très-bien obſervé que, dans le pays où les hommes regnent, ce ſont les femmes qui tiennent les rênes de l'empire; que dans les pays où les femmes portent le ſceptre, ce ſont les hommes qui ſont rois. Les preuves que cet illuſtre philoſophe en a données, ſont irréfragables. On pourroit ouvrir l'hiſtoire de tous les lieux, de tous les âges, à quiconque ſeroit d'aſſez mauvaiſe foi, ou aſſez ignare, pour conteſter cette vérité; mais quand Monteſquieu a mis ce fait en avant, il n'a pas généraliſé ſon aſſertion: il a ſeulement prouvé que les femmes avoient, ſur les hommes, le même aſcendant, le même empire que les hommes ont ſur les femmes qui ont le talent

de leur plaire. Cela eſt inconteſtable. Pourquoi ? Parceque cette foibleſſe, cette complaiſance, ſont l'ouvrage, le vœu de la nature humaine, & tiennent aux beſoins qu'un ſexe a de l'autre, dans le commerce de la vie & le rapport des ſens. Monteſquieu a ſupérieurement traité le chapitre du contrat ſocial, dans cette explication politique. Mais ce n'a jamais été que ſur les deſpotes françois, que les femmes, & encore quelles femmes ? des baſſes concubines ont exercé une domination qui fait honte aux deux ſexes, & qui a perpetué le malheur de la nation françoiſe. Il eſt d'autres rois qui ont eu des foibleſſes, les femmes ont été les ſeules cauſes, mais ils n'ont pas de filiation en filiation, comme tous les Bourbons, offert à l'Europe, le ſpectacle des fautes les plus déshonorantes, en obéiſſant aux caprices, aux animoſités de leurs *Meſſalines* ambitieuſes & vindicatives. Ces écarts ſont ſi multipliés, ſous le règne des Bourbons, que les nations qui nous ſont limitrophes ont toujours compté ſur leurs ſottiſes pour faire face à nos armées innombrables & réellement invincibles, ſans les trahiſons de nos miniſtres & de nos généraux, qui ont tant de fois cédé la victoire qu'ils pouvoient fixer ſous leurs drapeaux, s'ils n'euſſent reçus des ordres ſecrets de ſe laiſſer battre, de ſacrifier tant de braves régimens, & d'épuiſer les reſſources de l'état. Ce n'a été que par des crimes ſemblables de lèſe-nation que trop d'officiers inconnus, ſans mérite, mais complai-

ſans, ſont parvenus aux premières dignités militaires, au ſommet des grandeurs, & à l'apogée de la fortune (1). Il en a coûté le ſang & l'or de la patrie, n'importe, ils ſe ſont enrichis en peu de tems, ont avancé leur famille, ont joui de tout le crédit & de toutes les conſidérations qui flattent l'a-

---

(1) Il eſt ſans doute beaucoup de ſeigneurs & d'officiers qui ſe ruinent à l'armée; mais c'eſt par leur faute, leur faſte, leur train, les plaiſirs, la bonne chère & les femmes en ſont l'unique cauſe. Il en eſt d'autres plus fins, plus ruſés, plus adroits, qui s'y enrichiſſent. Le maréchal de Richelieu qui étoit ruiné, noyé de dettes, n'auroit point paſſé de la plus extrême détreſſe, à l'opulence la plus faſtueuſe, & la plus inſolente, s'il n'eût pas commandé dans les guerres d'Hanovre. C'eſt avec l'or des Anglois qu'il a payé ſes dettes, qu'il a acheté tant de magnifiques domaines, qu'il a bâti ce ſuperbe pavillon, ſur les boulevards, appellé ſi juſtement, *le pavillon d'Hanovre*, qu'il a enrichi ſes maîtreſſes, & en dernier [illegible] ſa ſeconde épouſe & les enfans qu'elle avoit. Il eſt vrai que ce courtiſan guerrier a trahi ſa patrie, qu'il l'a ruinée, mais protégé de la *Pompadour*, qui étoit intéreſſée à la choſe, il eut encore pour récompenſe les faveurs, les bienfaits, l'amitié de Louis XV, aveugle, confiant & libertin, à qui il cédoit ſes maîtreſſes par reconnoiſſance.

mour-propre & l'avidité d'un courtisan ambitieux, dans le même tems qu'un serviteur estimable, incorruptible & fidèle, vivoit éloigné de la cour & du monarque dont il étoit oublié, supposé qu'il en ait été connu.

Louis-Joseph de Bourbon-Condé, sans égaler le grand Condé, n'auroit pas eu ces désagrémens à redouter. Son rang, son nom, & sur-tout la prédilection que Louis XV eut pour lui; prédilection qui n'a point fait de jaloux, parce qu'on savoit & sentoit bien qu'il étoit naturel à un père d'aimer le fruit de ses amours. Pour que Condé réparât le peu d'avantage qu'il avoit reçu de la nature dans la distribution de ses dons, je veux dire dans le refus qu'elle lui avoit fait des graces de l'esprit, de l'affabilité du caractère & d'un discernement ordinaire à tous les hommes, il auroit fallu commencer par veiller à son éducation. C'est précisément ce qu'on ne fit pas. Arrivé à peine à l'âge de puberté, il fut le maître de donner carrière à toutes ses fantaisies, de contenter tous ses goûts, de se livrer à la fureur de ses passions. La chasse, après la jouissance des femmes, lui fit perdre tous les instans de sa jeunesse, qu'il auroit pu occuper plus utilement. Je ne prétends pas assurer que, déshérité de la nature dans l'existence actuelle & morale, il eût été possible qu'il fût devenu un grand politique, un rusé capitaine, encore moins un bel esprit; mais à force d'être sifflé, conseillé, il n'eût pas affiché une inaptitude, une impé-

ritie, une fierté si révoltante. L'étude (je le sais) ne donne point d'esprit, parce qu'on n'en peut prendre dans les livres qu'autant que la nature nous en a donné; mais l'étude aiguise & détermine la petite dose d'intelligence que l'on a reçue en naissant. Pour aggrandir & multiplier ses facultés naturelles, il est de toute nécessité de réunir les ressources de l'art & de l'application à la sagacité innée. Mon héros n'a rien fait de tout cela.

On sait qu'un riche héritier, & à plus forte raison un prince, est plus enclin aux plaisirs qu'à des occupations sérieuses. Je connois trop bien le cœur humain, pour contredire cette vérité; mais il est affreux, il est douloureux pour l'humanité que des princes de qui depend le bonheur ou la calamité d'un empire, ayent des lumieres si courtes. C'est à cette seule fatalité qu'il faut imputer tous les fléaux qui ont ravagé la France, qui ont ruiné, désolé tous les peuples de cet empire fortuné que la nature semble n'avoir placé entre les deux plus belles mers, sous la température la plus douce, la plus salubre, & fertilisé de ses propres mains, que pour l'enrichir aux dépens de toutes les nations, qui seroient ses tributaires, si l'administration de nos rois ne se fût obstiné à lui donner un démenti. Car il est juste d'observer que l'industrie, que l'activité de la nation françoise, que son intelligence répondent à la fécondité de son heureux climat.

Louis-Joseph de Condé, orphelin dès le

bas âge, eut pour tuteur ce comte de Charolois, qui a tant fait de bruit, qui est si famé par ses brutalités, ses noirceurs & ses crimes. Ce prince furieux, cruel, mais borné comme l'ont été tous les Bourbons (en exceptant seulement le régent), étoit encore avare, lézineux, intéressé. Loin de dissiper l'immense fortune de son pupille, il l'administra sagement & l'augmenta prodigieusement, ce qui rendit le prince de Condé le plus riche prince de l'Europe, non pas en numéraire, mais en domaines. Le comte de Charolois avoit employé tout l'or que M. le duc son frère, premier ministre, avoit volé à l'état, à acquerir des terres, des seigneuries spacieuses, non pas pour lui-même (il faut être vrai), mais sur la tête de son pupille (1) qui n'en a guére profité pour se montrer compâtissant & genéreux.

---

(1) Quand après la mort du comte de Charolois, qui remit très-fidèlement à son neveu tous ses biens, qui lui rendit les comptes les plus scrupuleux des fonds, du mobilier, des augmentations, des embellissemens qu'il avoit faits dans ses domaines, le prince de Condé épousa mademoiselle de Soubise, il avoit net quinze cents mille livres de rente, qui, par les malheurs successifs des tems, font aujourd'hui plus de douze millions de rente. Il avoit dans ses coffres six millions en espèces, & un mobilier estimé plus de vingt

Les premiers ſeux de la jeuneſſe de Louis-Joſeph de Condé, éclatèrent pour une actrice

---

millions. Mademoiſelle de Soubiſe ne lui apporta que quatre cents mille livres de rente, qui ont également beaucoup fructifiés. Ce prince, ſans rien donner à perſonne qu'à quelques p.... des cadeaux, a trouvé le ſecret de diſſiper d'abord tout ſon numéraire, enſuite de s'endetter prodigieuſement, quoiqu'il eût ſoin de ſe faire donner de groſſes penſions par Louis XV, par Louis XVI, quoiqu'il ait tiré immenſément d'argent des contrôleurs-généraux, des miniſtres, des financiers, & qu'il ait dans tous les tems vendu ſa voix, ſon ſuffrage à Calonne, à Loménie de Brienne, premier miniſtre, à la reine, au comte d'Artois & au parlement, moyennant de groſſes contributions, quoiqu'il ait recueilli les ſucceſſions de ſes oncles, de ſes tantes, & qu'il ait envahi ſeul les vaſtes héritages de ſon opulente famille. On me dira qu'il a fait bâtir le palais-Bourbon qui lui a coûté vingt millions, & le palais de ſa maîtreſſe, madame de Monaco; mais je répondrai, ſans crainte d'être démenti, que Louis XV a payé plus des trois quarts des frais de ces ſuperbes édifices. A quoi donc imputer ſa détreſſe au milieu de tant de biens? A ſon faſte, à ſes grandeurs, à ſa magnificence & à ſa ſotte vanité. Quelle conduite! que cette tête eſt mal organiſée! Son fils, duc

de la comédie françoise, Mademoiselle **, qui ne l'aimoit guère, mais qui, flattée d'être la maîtresse d'un prince du sang, le reçut entre ses bras avec toutes les démonstrations de la plus vive tendresse, de l'ardeur la plus passionnée, & accepta des louis & des cadeaux. Cette passion ne dura pas longtems. Condé croyant qu'elle lui coûtoit trop, chercha l'occasion d'une rupture. Il la trouva promptement, mais il ne voulut pas quitter son amante sans lui retirer la majeure partie de ses bienfaits, des libéralités, des cadeaux dont il l'avoit embellie. Il lui reprit ses diamans, & entr'autres présens, une montre enrichie, qu'il avoit achetée vingt mille écus. Cette actrice ne regretta ni son amant, ni ses bijoux. Elle eut l'ame plus grande, plus noble que Condé, qui, s'il eût été le petit-fils de son grand-père, auroit pu, comme lui, devenir infidèle, mais n'auroit certainement pas commis une bassesse si déshonorante, si indigne de tout homme, même du plus bas aloi, & à plus forte raison d'un prince, & d'un prince si fortuné.

Sorti des bras de sa première maîtresse, il passa dans ceux de Mademoiselle **, chanteuse dans les cœurs de l'opéra, & lui porta les mêmes diamants, les même bijoux,

---

de Bourbon, n'est pas plus sage que lui, mais encore plus léfineux & plus brutal. Voilà nos princes.

la

la même montre enrichie qu'il s'étoit fait rendre par l'actrice des françois. Celle-ci le sut & les refusa, disant avec fierté qu'elle n'étoit pas faite pour se parer des effets qui avoient décoré une comédienne du théâtre françois.

Condé sans s'émouvoir, sans se fâcher, reprit encore à celle-ci ses bijoux & les vendit (comme on le pressent à vil prix) & acheta d'autres cadeaux d'une valeur bien inferieure, qu'il offrit à sa seconde conquête. Cette chanteuse n'osa pas les refuser. Elle se prêta à tous les caprices de ce prince, à ses dissolutions; elle étoit de toutes ses parties fines avec d'autres seigneurs aussi libertins. Les soupers galants, les petits voyages se succédoient rapidement; mais il ne se ruinoit pas, pour son *Egérie*. Il n'auroit pas eu de maîtresse affichée qu'il n'auroit pas pu faire moins de dépense & mener un train moins pompeux. Il vécut pourtant deux ans avec elle; & dégoûté d'elle, il la quitta brusquement sans autre motif qu'il s'ennuyoit. Ce fut dans ce laps de temps qu'il se livra comme les autres princes, à courir infatigablement après le gibier. Mais pour se singulariser & étaler sa magnificence aux princes étrangers, aux milords anglois, il leur procuroit un plaisir très-dispendieux & d'un genre nouveau, celui de chasser la nuit dans ses forêts au flambeau. Plus de vingt lieues de circonférence étoient éclairées. Quelle folle profusion! quelle sotte dépense! Ce prince faisoit precéder ces rui-

neuses extravagances, de superbes bals, de festins somptueux & magnifiques, & il n'auroit pas donné humainement & secrettement un louis à un habitant infortuné de ses capitaineries, mais il auroit gratifié de mille louis un faquin, un charlatan, (ce qu'il a fait plusieurs fois) quant il a été question d'étaler l'orgueil du faste, & d'effacer en magnificence un seigneur bienfaisant & judicieux.

Condé ne se piqua plus alors d'entretenir un commerce assidu de galanterie. La constance en amour prouve souvent qu'on sent le mérite de la personne à qui l'on s'attache. Elle est même une preuve qu'on a l'ame belle, qu'on tient à des principes d'éducation, de sentiment & de délicatesse; que si l'esprit s'est mépris dans son choix, le cœur n'est pas vicié, que l'on mérite d'être heureux; en un mot, qu'on est digne des faveurs & des préférences qu'on nous accorde.

Condé n'étoit pas en état de raisonner ainsi, d'approfondir si juste dans sa première jeunesse. Une fois entraîné dans le tourbillon des plaisirs variés de la cour, & du plus grand ton, il s'assoupit & n'apperçut plus que les objets grossiers qui offusquoient sa vue. Il n'a jamais vu, combiné, réfléchi, senti par les facultés de l'ame & du génie; aussi s'est-il toujours délassé d'un délassement qui lui étoit bientôt à charge, par un délassement plus ennuyeux encore. Blâsé par des jouissances, des plaisirs qui ne lui avoient rien ou si peu coûté, il a toujours, dans sa

léthargique irrésolution, volé avec dedain de dissipations en dissipations qui l'étourdissoient sans le dissiper. Il n'y a que sur l'article de la gloire, disons-mieux, de la gloriole & de l'ostentation, qu'il s'est constamment réveillé.

Resté seul prince de cette maison, quoique les comtes de *Charolois*, & de *Clermont*, ses oncles vécussent encore, mais sans postérité, étant célibataire, Condé étoit l'unique prince capable de la perpétuer. Louis XV (1) s'occupa de cette affaire; il demanda lui-même, au prince Soubise, sa demoiselle pour

---

(1) On n'ignore pas que ce monarque se plaisoit à faire des mariages. Vieux comme jeune, il s'est occupé à marier beaucoup de seigneurs ruinés, avec des filles de riches financiers. Il stipuloit lui-même la dot; le traitant n'osoit contredire ce potentat qui a relevé de cette manière bien des familles, avec les filles & les gros biens des traitants, qui se trouvoient honorés d'avoir pour filles Madame la duchesse, Madame la marquise, Madame la comtesse de ***, qui avoient le tabouret chez la reine, & dont les carosses étoient drapés. Il est vrai que Louis XV leur faisoit payer cher cet honneur, & cela étoit assez juste. L'argent que les fermiers généraux avoient volé à l'état devenoit du moins bon à quelque chose. Les courtisans appelloient ce roi, *le roi marieur*.

le jeune Condé. Ce prince fut énorgueilli de la propoſition du roi ; il hâta l'hymenée, & quoique d'une illuſtriſſime origine, il ſe trouva, non ſans bon titre, très honoré de donner ſa fille à un grand prince, au petit fils du grand Condé, ou, pour être plus exact, au fils naturel de Louis XV, mais reconnu pour un Condé, puiſqu'en mariage légitime, il n'y a point de bâtards, malgré les galanteries affichées des mères.

Ceux qui ont connu le prince de Soubiſe, ſont prêts d'atteſter que ce ſeigneur conſidéra moins les biens immenſes de ſon gendre que ſon nom & ſon rang. Soubiſe étoit généreux, tous les princes de cette famille l'ont été, le ſont encore ; & ſi mon intention étoit de les peindre, je ſerois obligé, pour rendre hommage à la vérité, de conſigner dans leur hiſtoire une infinité de beaux traits, qui décéleroient la grandeur de leur ame, la nobleſſe de leurs ſentiments, qui figurent dignement avec l'éclat de leur ancienne extraction. A côté des défauts, des vices même qu'on leur a peut-être attribué, avec quelque fondement, j'aurois l'avantage, bien doux pour un hiſtorien véridique, de tracer le tableau des vertus les plus rayonnantes, & des talens les plus diſtingués.

Je ſens que je n'aurois pas le même plaiſir, ſi j'entreprenois l'hiſtoire de tous les Bourbons depuis Henri IV, ſur lequel ſeul je ne tarirois pas en éloges, en admiration, quoiqu'il ait eu bien des foibleſſes, & qu'il ait conſenti à

la mort de *Biron*, coupable, sans doute, mais par des motifs excusables, & qui eut trop d'ame pour avouer son grief, que ce prince devoit pardonner pour mettre le sceau à sa clémence & à sa gloire.

Condé donna la main à mademoiselle de Soubise sous les plus heureux auspices. Peu d'hyménées ont été tissus avec des chaînes si douces; le bonheur en fut la suite: la jeune princesse de Condé adoroit son mari qui la chérissoit de l'amour le plus tendre comme le plus pur. Chaque jour renouvelloit, redoubloit la félicité de ces illustres époux. Depuis long-temps on n'avoit vu, dans nos princes, briller une flamme si légitime & si constante; mais cette union si belle, si édifiante, si exemplaire, fut de trop courte durée. La mort précoce enleva bientôt cette aimable princesse à l'amour & aux larmes de son mari, qui n'auroit peut-être pas donné depuis dans tous les écarts que la postérité, comme ses contemporains, lui reprochera, s'il n'eût point tombé dans une viduité désespérante; car j'aime à présumer le bien, & ce n'est qu'avec douleur que je me vois forcé de blâmer un prince, qu'il me seroit agréable de louer.

Au décès de la princesse de Condé, la consternation fut générale à la cour, à la ville, comme dans le sein des deux familles. Deux enfans au berceau s'elevoient, issus de cette couche nuptiale, le Duc de Bourbon & Ma-

dame Louise de Condé, abbesse de Remiremont.

Je regrette de n'avoir pas, en ce moment, sous mes yeux, les lettres touchantes que le prince de Condé, qui servoit en Allemagne, écrivoit à son épouse éplorée de son absence, & des allarmes qu'elle avoit pour sa vie. Si le style n'en est pas aussi bien léché que celui qu'on admire dans les correspondances épistolaires d'Abailard & d'Héloïse, le principe en est plus touchant, la source en est plus sacrée; & quoique le sentiment d'aimer soit naturel, dans tous les états, toutes les conditions, il est cependant une loi reçue, une convention générale, qui sanctifient, qui épurent particulièrement l'amour conjugal.

Louis-Joseph de Condé fut long-temps inconsolable de la perte prématurée de sa femme & je crois même que, lorsque rendu à lui-même, & contemplant, dans ses enfans, son image adorée, il se rappelle les momens délicieux qu'il a passés avec elle, je crois qu'il est encore affecté par les regrets les plus cuisans, & qu'oubliant un instant les chimères mondaines, il sent couler naturellement quelques larmes de ses yeux.

Mais les grands seigneurs n'ont pas souvent l'occasion de verser de ces larmes délicicieuses plus douces que les ris; les flatteurs & les enchanteresses qui les entourent, qui les obsedent, ont grand soin de les arracher à leur sombre taciturnité qui pourroit faire place à

des ſentimens philoſophiques, dont les complaiſans aſſidus n'auroient pas lieu de ſe féliciter, par la ſuite, du mépris qu'ils inſpireroient bientôt pour eux-mêmes, au prince qui réfléchiroit aſſez pour les dévoiler & les apprécier.

Condé n'eſt jamais venu à ce degré de méditation, pourtant ſi néceſſaire aux princes. On ne lui a jamais laiſſé que le temps de jouir & d'entendre ceux qui le flattoient, pour le trahir, & lui faire commettre toutes les ſottiſes qu'il n'a point ceſſé de faire. Les pleurs qu'il avoit verſés furent bientôt ſéchés. On le conduiſit à de nouveaux plaiſirs, & c'eſt dans ce temps, qu'il alla ſe mettre au rang des adorateurs de la Guimard, qu'il céda enſuite à ſon beau-père le prince de Soubiſe, devenu l'amant titré de cette danſeuſe agile, dont il eut une fille qui fut mariée à DRAIS, bijoutier du roi, & à qui il donna cent mille livres de dot, mais qui eſt morte, il y a quelques années. Drais, déſolé du décès de ſa femme, & de la perte de ſa dot, alla gémir chez ſa belle-mere, qui lui fit cette réponſe digne d'une princeſſe : Ma fille n'étoit point immortelle, mais comme vous n'avez déjà que trop perdu, en perdant votre femme, il n'eſt pas juſte que vous perdiez encore ſa dot. Elle eſt à vous, je n'y prétends rien, Monſieur, tachez de vous conſoler, & dans toutes les circonſtances où je pourrai vous être utile, adreſſez-vous librement à moi, je vous donnerai des marques de mon eſtime & de mon

attachement. Que de grands ſeigneurs, que de financiers, que d'évêques fortunés, n'auroient pas tenus un langage ſi noble, dont le principe eſt dans l'ame la plus grande & la plus élevée, c'eſt pourtant la Guimard, une danſeuſe de l'opéra, qui a parlé & s'eſt comportée de cette manière, tant il eſt vrai de dire que la généroſité du cœur, que la ſenſibilité, ſont des vertus abſolument étrangères à la naiſſance & indépendantes des rangs, des dignités & des conditions; que, dans un fumier, on y trouve quelquefois des perles, & dans les palais, de la boue & des inſectes.

Condé fit bientôt la connoiſſance de madame de Monaco (1), femme engageante,

---

(1) Que les femmes ſont ſottes! qu'elles entendent mal les intérêts de leur gloire. Une femme de la première condition, une princeſſe ſouveraine, aimée paſſionnément de ſon mari, qui auroit pu jouir de l'eſtime univerſelle, ſi elle eût été ce qu'elle devroit être (une femme ſage), renoncer au reſpect, aux conſidérations, aux hommages de toute l'Europe, pour devenir, pour s'afficher la p.... d'un autre prince, qui, dans le fond de ſon ame, ne peut l'eſtimer! Comment les femmes veulent-elles être reſpectées, en foulant aux pieds leurs devoirs les plus ſacrés, en s'aviliſſant elles-mêmes, & ſe vautrant ſans pudeur dans la fange des ſales voluptés? Comment une femme avec du ſens

comme

comme le ſont toutes celles qui, avec de la jeuneſſe, de la fraîcheur, un joli minois & des graces, donnent dans les écarts de la galanterie, & aiment les plaiſirs & les aſſauts de Cythère. Cette femme, aujourd'hui ſi affichée par ſon inconduite, manqua publiquement à ſon mari dont elle étoit adorée, pour devenir la concubine de Condé. Le prince Monaco ne pouvant digérer cet affront, propoſa pluſieurs cartels à Condé, qui, ſans être un autre *Pâris*, avoit enlevé une ſeconde *Hélène*, à un ſecond *Ménélas*.. Le ſort des armes ne le vengea point dans le premier aſſaut. Il voulut exiger de Condé un autre eſcrime. Celui-ci le refuſa, & alla même ſe plaindre au roi de la propoſition du prince Monaco. Louis XV (1) ne fut pas juſte en

---

commun, peut-elle ſacrifier ce qu'elle a de plus cher & de plus précieux (ſa réputation), & s'expoſer au mépris général de ſon ſexe & du nôtre. Madame de Monaco eût été moins coupable, ſi elle fût née petite particulière; & que perſécutée par les beſoins phyſiques, elle n'eût conſenti à ſon infamie que pour s'arracher aux horreurs de la misère. Ah! femmes, que vous êtes dupes de vous rendre ſi mépriſables, & que les hommes ont bien raiſon d'avoir une idée ſi défavorable de votre ſexe & de votre vertu.

(1) *Helvétius*, l'immortel auteur du livre de l'Eſprit, a ſagement démontré & prouvé

cette circonſtance, & interpoſa ſon autorité pour que le raviſſeur échappât à la vengeance légitime de l'époux outragé ; mais Louis XV mourut, & madame la Dauphine, devenue reine de France, qui, ſollicitée par les plaintes du prince Monaco, ſur les intrigues de

---

qu'il y avoit une raiſon pour que les monarques de France & les princes de cette maiſon fuſſent mal élevés ; c'eſt, (dit ce grand homme que les prêtres ignares ont traité tour-à-tour de matérialiſte, de déïſte) que les hommes qui préſident à leur éducation, ont le plus grand intérêt qu'ils ne voient rien, qu'ils ne ſe doutent de rien, qu'ils ne veulent rien, & ſoient toujours obligés de s'en rapporter à eux-ſeuls, ou du moins à ceux que la faveur & l'intrigue leur a donnés pour mentors, pour miniſtres, pour confidens & favoris. C'eſt pour que, dégoûtés des affaires, ils en abandonnent le gouvernement aux flatteurs qui leur plaiſent ; & que n'étant pas capables de juger & de régner, il n'y ait de maîtres, de deſpotes que les fripons & les *meſſalines* qui ont ſa confiance. Voilà quelle eſt la ſource de l'ignorance & de l'incapacité des Bourbons, à qui on préſente la coupe des plaiſirs pour les enivrer & les écarter de l'idée de régner par eux-mêmes. Voilà l'origine des malheurs de la France & de la calamité des François. Quelle triſte & profonde vérité !

ſa femme, ſe piqua de ne plus recevoir cette princeſſe adultère, dans le deſir de paſſer elle-même pour une reine vertueuſe. Les femmes ſont ingénieuſes dans l'art de ſe maſquer. Marie-Antoinette pourtant s'eſt trompée dans ſon calcul : elle n'a trompé perſonne ; ſes écarts ſubſéquens ne l'ont que trop dévoilée. Mais alors elle étoit en fort bonne odeur ; auſſi quelque ſeigneur lui parlant de madame de Monaco : il ne vient plus de princeſſe de Monaco à la cour, répondit fièrement la reine. Cette réplique annonçoit qu'elle ne recevoit que des femmes honnêtes : elle n'oſeroit pas en dire autant aujourd'hui, elle craindroit les éclats de rire & les ſarcaſmes.

Le prince de Monaco, à qui le monarque défendit de troubler Condé dans ſes plaiſirs, fut obligé d'abandonner ſa femme a ſes paſſions lubriques, & de prendre un parti très-difficile, très-douloureux pour une ame vraiment délicate & ſenſible ; mais il faut s'attendre à toutes les diſgraces, à tous les chagrins quand on a une femme légitime à ſoi ; & tout homme qui a de l'expérience, prévoit, preſſent les ſuites de l'hyménée. Il paroît que le prince de Monaco a fait cette réflexion, puiſque le prince de Condé, pour être plus à portée de jouir de ſa concubine, lui a fait conſtruire un ſuperbe hôtel à côté de ſon palais. Mais il n'eſt pas moins douloureux à un mari, amant de ſa femme, de paſſer dans des veilles poignantes des nuits qui ne devroient que renouveller ſes

plaiſirs. Ces deux derniers vers d'un ſonnet connu, peignent bien ce ſexe infidèle :

> Femmes, pour une fois que vous nous faites naître ;
> Hélas ! combien de fois nous faites-vous mourir !

Il eſt encore une autre vérité, c'eſt que les femmes, qui ont de violentes paſſions, ou qui n'aiment point leur mari, comptent pour rien leurs devoirs les plus ſacrés, & renoncent ſérieuſement pour jamais a l'eſtime du monde, & ſautent à pieds joints ſur leur réputation. Tel eſt le caractère des femmes perdues ; leur mal eſt incurable : ce n'eſt que quand elles ſe voient mépriſées & évitées dans la caducité de leur âge, lorſque leurs appas fanés laiſſent appercevoir les rides dégoûtantes de la vieilleſſe, les cheveux blancs & la bouche édentée, que quelquefois elles ſe livrent à des remords qui ne ſont jamais l'effet de la récipiſcence, de la réflexion, mais de la douleur & de la rage de ſe voir rejettées, oubliées par ceux-là même qui étoient à leurs genoux quelques années avant. Encore alors, ces femmes ſurannées, enluminées de fard & de rouge, comme des poupées plâtrées, vont-elles dans les temples ſe montrer pour jouer dans le monde leur dernier rôle, celui de dévotes & d'amantes de J. C., qui a la bonté de recevoir indiſtinctement les hommages de toutes les créatures.

Condé, avant de ſe fixer à madame de

Monaco, avoit été l'amant de la célèbre Allard de l'opéra. Cette actrice voluptueuse admettoit, en même tems à ses faveurs, un duc de Mazarin si connu par ses faux-billets & son procès. Condé un jour arriva chez sa maîtresse, à l'improviste; la Allard (1) voulut faire cacher Mazarin qui ne se prêta point à cette complaisance, & se montra devant Condé. Ce prince fier lui demanda ce qu'il venoit faire en cette maison. Ce que vous y faites vous-même, Monseigneur, répliqua Mazarin: retirez-vous, lui dit Condé; je n'en ferai rien, répartit Mazarin; je suis gentilhomme, ajouta-t-il, en tirant son épée. Condé n'eut pas le courage de se mesurer avec lui, & ordonna à ses gens de précipiter le duc de Mazarin par-dessus la rampe de l'escalier de la Allard, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Mazarin ne fut qu'estropié de cette chûte; on l'appeloit *le Sauteur.*

Voilà les traits de bravoure de Condé qui a, dans l'esprit de bien des gens, la répu-

---

(1) Il a paru dans les tems un ouvrage fraîchement écrit par un abbé Poupin, que tous les gens de lettres ont connu. Cette brochure étoit intitulée : *l'Art de sauter la rampe de l'escalier*, par M. le duc de Mazarin, & étoit dédiée à la Allard qui n'accueillit pas honnêtement la dédicace, parce qu'elle aimoit sincèrement Mazarin, & qu'elle détestoit le rouge Condé.

tation usurpée de valeureux guerrier. A cette peinture fidelle, on ne reconnoîtroit pas le vainqueur de Rocroi, dont il se dit le petit-fils.

Je ne prétends pourtant pas dire qu'en Allemagne il n'ait pas assisté à des expéditions guerrières; mais quand on l'a prié d'aller enlever un poste, le maréchal de France qui commandoit en chef, lui donnoit l'élite de son armée, & trois fois plus de forces qu'il en falloit pour faire un coup de main. Il étoit impossible qu'il ne triomphât pas; les soldats se voyoient supérieurs en forces, & commandés par un prince du sang. Que de puissans motifs pour les animer & les conduire à la victoire! le prince revenoit couvert de gloire, témoignoit sa reconnoissance au maréchal de France, qui l'avoit chargé de cette expédition, dont celui-ci, pour se faire bien venir de Condé, de sa famille, & sur-tout de Louis XV, exagéroit, grossissoit le péril & la difficulté. Par ces adulations préparées, tout le monde étoit content. Louis XV avoit à féliciter Condé, son fils naturel, & à estimer Broglie; chacun avoit son intérêt à la rétribution d'éloges; Condé recevoit des louanges, Broglie des graces & des bienfaits. C'est de cette manière que Condé s'est acquis la réputation de bon général, sans avoir jamais rien appris pour le devenir; c'est-à-dire, sans connoître les mathématiques, sans avoir l'idée de la tactique, de l'art des fortifications, du génie, de la géographie,

& tant d'autres parties indiſpenſablement néceſſaires à quiconque veut commander avec ſuccès une armée, la conduire & diriger le ſiége ou la défenſe d'une place forte.

On aura beau me dire qu'il y a dans un camp, des ingénieurs, des géographes, des tacticiens prêts à remplir leur objet. C'eſt comme ſi on ne me diſoit rien, il faut pour être bien ſervi, que le général ne ſoit pas obligé de s'en rapporter à des opérations, à des plans auxquels il ne connoit rien. Il faut en toutes choſes, & ſurtout à la guerre, que l'œil du chef voie, obſerve, combine tout: ſans cela tout eſt perdu. On ne travaille, on ne réuſſit qu'au haſard, & le plus ſouvent, on eſt expoſé à eſſuyer des échecs funeſtes au ſalut de ſa patrie & au triomphe des guerriers valeureux que l'on commande.

La gloire de Condé n'a éclaté que dans la pompe des fêtes, des feſtins, des parties qu'il a donné aux rois, aux princes étrangers. Rien n'y a jamais été épargné. Pourquoi? parce que cette dépenſe magnifique, tenoit à l'orgueil de ſon caractère & de ſon nom. Mais quand il a fallu ſe montrer judicieux & libéral équitablement, il a déployé l'ame la plus vile & la plus crapuleuſe: voici un trait qui achevera de développer ce prince puſillanime, & véritablement ſordide.

M. Turpin, homme de lettres très-eſtimable, auteur de pluſieurs ouvages ſupérieurement écrits, en un mot M. Turpin, le Plutarque François, avoit compoſé la vie hiſ-

torique du grand Condé, à qui il n'avoit pas ménagé les éloges. Il avoit eu grand ſoin de faire brocher, relier, dorer à grands frais pluſieurs exemplaires de cet ouvrage précieux, & particulièrement intéreſſant à Condé, à qui il ne manqua pas d'en adreſſer la dédicace & l'hommage. Condé qui auroit dû généreuſement reconnoître cet hiſtorien qui avoit conſacré ſes talens à honorer la mémoire de ſon grand-pére, ſes facultés & ſes veilles à l'impreſſion, à l'édition d'un ouvrage, qui n'avoit été compoſé que pour lui & ſa poſtérité, eh bien! ce Condé que je dépeins fut aſſez ſot, aſſez indifférent, aſſez léſineux pour accuellir M. Turpin avec la plus haute impertinence & pour recevoir froidement les exemplaires enrichis que M. Turpin lui offroit. Condé qui, en ce moment délicat, auroit dû témoigner à cet écrivain mille careſſes, lui adreſſer de ſincères remercîments, & combler de biens & d'honneurs, le panégiriſte élégant de ſon beau-pére, fit donner á M. Turpin une ſomme de vingt-cinq louis une fois payée. Ce n'étoit pas la valeur des exemplaires. La plus légere récompenſe que Condé pouvoit donner à M. Turpin devoit d'abord le dédomager des frais d'impreſſion. Quant au mérite intrinſéque de l'ouvrage, il ne pouvoit être apprécié. Le prince de Condé ne devoit pas moins qu'une honorable penſion & des égards infinis à M. Turpin.

Mais voila comme ſe comporte un prince ladre, illettré, ſans ame & ſans goût. Si M. Turpin

Turpin lui avoit présenté son ouvrage en présence de vingt grands seigneurs & quelques femmes de haut parage, Condé lui auroit fait sur le champ, compter cinq cent louis, & assuré une pension. Mais M. Turpin ne lui fit son hommage qne dans le fond de son palais & la solitude de son cabinet. Cette imprévoyance fut cause que Condé le glorieux, se crut dispensé d'être juste & généreux, & que, par une conséquence décourageante, M. Turpin n'eut, avec son mérite supérieur, que le regret d'avoir travaillé pour un prince ingrat.

Que Condé voyage, qu'il visite les grands ateliers, les manufactures, qu'il soit reçu par des régimens, qu'il entende gronder le tonnerre en son honneur, qu'il examine un édifice en présence des ouvriers, sur le champ il fait répandre de l'or à foison. Qu'un honnête homme, qu'une mère de famille implorent sa bienfaisance, il les regarde impérieusement puis tourne le dos, & toute la valetaille qui le suit, brutalise & humilie ces honnêtes infortunés.

Son fils, le duc de Bourbon, n'a pas l'ame plus grande. Il avoit séduit, dans le nombre infini de ses écarts, la fille d'une des blanchisseuses du château de Chantilly. Cette jolie bergère devint enceinte. Le duc de Bourbon l'abandonna aussitôt qu'il s'en apperçut. C'étoit précisément l'occasion de s'intéresser davantage au sort de sa maîtresse infortunée. Cette fille désolée, pressée par les besoins, bourrelée par sa famille, mit enfin au monde

un garçon, fatal fruit de sa foiblesse & de ses tourmens. Elle fit solliciter, par vingt différens personnages, la pitié généreuse du duc de Bourbon, sinon pour elle, mère désolée, du moins pour son enfant, dont il savoit, dont il étoit assuré d'être le père.

Ce prince rébuta ceux qui lui faisoient la peinture de la déplorable indigence de sa maîtresse & de son fils, & ne donna rien.

Un personnage mieux avisé, proposa à la mère en couche, de porter ses larmes au prince de Condé directement. L'offre fut acceptée. L'éloquent médiateur remplit parfaitement sa mission. Le prince de Condé surpris & pressentant que cette affaire alloit éclater, fit appeller le duc de Bourbon, & lui parla en ces termes : mon fils, votre demoiselle est accouchée d'un enfant mâle, fruit de vos œuvres. Quel parti comptez-vous prendre? Je n'en sais rien, répondit le duc de Bourbon. Eh bien, voici ce qu'il faut que vous fassiez, mon fils. Il faut que vous envoyiez à la mère de votre enfant mille écus pour les frais de layette & de gésine, & que vous assuriez douze cent livres de rentes au nouveau-né. Le duc de Bourbon n'osa pas contredire son père, & exécuta ses conseils sur le champ. il fit plus ; il alla voir sa maîtresse & son fils, à qui il fit de tendres caresses. Il éleve en ce moment ce fils. La mère est mariée avantageusement par le moyen d'une dot honnête que le duc de Bourbon lui a fait compter, en signant son contrat de mariage.

Mais pourquoi le prince de Condé donna-t-il à ſon fils une leçon de généroſité paternelle ? Vous le ſentez, lecteur. Ce fut par deux raiſons. Je veux bien croire que la première tient à la nature ; les grand-pères aiment leurs petits-enfans légitimes ou bâtards. Mais je ſoutiens que le ſecond motif tient à la vanité d'une réputation de bienfaiſance & de généroſité.

Lorſque M. Chamfort donna ſon Muſtapha & Zéangir au théâtre françois, la famille royale accueillit cet eſtimable académicien, le combla de graces & de préſens. On crut reconnoître dans les deux frères de la piéce l'amitié mutuelle du roi & de monſieur. Cette alluſion heureuſe fit le ſuccès de cette tragédie (1),

(1) Je ne prétends pas déprimer le talent de M. Chamfort dont je ſuis l'admirateur & l'ami ; mais Muſtapha & Zéangir n'eſt ſûrement pas ſon meilleur ouvrage. On reconnoît bien dans cette tragédie la main qui a peint la jeune Indienne, pièce charmante, délicieuſe, toujours fraîche, toujours nouvelle & attendriſſante ; on y reconnoît auſſi l'auteur du *Marchand de Smyrne*, bagatelle charmante, & ſur-tout du panégyriſte immortel de la Fontaine & de Molière. Il n'eſt peut-être pas, après le cardinal de Bernis, un coloriſte auſſi doux, auſſi ſuave, auſſi élégant que M. Chamfort. On lui reproche d'être foible ; mais cette foibleſſe tient au phyſique

écrite sagement, purement, mais froide & traînante. Le prince de Condé, qui assistoit à sa représentation, fit donner publiquement cent louis à l'auteur. Pourquoi? Pour étaler la preuve de son goût & de sa générosité. Ce prince admit le poëte dans sa maison, lui assigna une pension, & lui fit mille caresses. Si M. Chamfort lui eût dédié modestement

---

de son tempéramment, & est bien rachetée par la pureté du style, des agrémens & des graces. Le cardinal de Bernis s'est sottement imaginé depuis qu'il est devenu monseigneur l'Archevêque, qu'il ne devoit plus avoir d'esprit & de talent, enfin qu'il devoit rougir d'être poëte. Quel dommage! quelle perte pour notre littérature! L'auteur des Géorgiques françoises, des quatre parties du Jour, de l'épître à ses Pénates, aux Graces, au comte de Forcalquier, & d'une foule d'autres poésies délicieuses, vaut certes mieux que tous les prélats, tous les cardinaux du sacré collége, qui ne sont, dans la vérité, que des sots, des ignares ou des tartuffes. C'est aujourd'hui qu'on juge si bien les hommes dans leur véritable point de vue, qu'on reconnoît la haute supériorité de Fénélon, philosophe & politique aimable, sur le fougueux, le nerveux, le chaud, le jaloux Bossuet qui, au fond, n'étoit qu'un prédicant théologien romain, & vouloit persuader ce qu'il ne savoit pas.

ſon ouvrage, comme M. Turpin, le prince de Condé eût à peine agréé la dédicace. Mais en plein théâtre, en préſence de la cour, il étoit queſtion de briller; l'occaſion étoit belle: il la ſaiſit. M. Chamfort profita de l'heureuſe circonſtance, que tant d'autres d'un mérite égal n'ont point rencontré. L'orgueil & l'oſtentation ne ſont les défauts mignons que des ſots. Il ſeroit à la vérité bien difficile de rencontrer un être auſſi ſtupide que Condé; il n'y a que la baſſeſſe de ſa figure & de ſa couleur ignée, qui puiſſe égaler la bouffiſſure de ſon eſprit & ſon peu de diſcernement. Il ſemble que la nature malicieuſe ſe ſoit plu à réunir dans cet être les vices de l'ame & les déſagrémens de la figure.

Condé, dans le cours de ſa vie, n'a commis que des ſottiſes. Si l'on m'objectoit qu'il s'eſt bien montré dans la révolution des parlemens, opérée par le ſcélérat Maupeou, qu'il a conſtamment ſoutenu la cauſe de la magiſtrature; qui, cette fois ſeulement, étoit celle du peuple, qu'il a préféré l'indignation de Louis XV & l'exil, aux faveurs, aux bienfaits de la cour, qu'il a adhéré & fait adhérer ſon fils aux proteſtations des autres princes, je répondrois qu'il n'a pas eu l'avantage ni l'honneur de penſer par lui-même que ce fût à la ſollicitation du feu prince de Conti qu'il céda, & que ce fut encore par un mouvement d'amour-propre & de gloriole, qu'il ne voulut point prendre un autre parti que celui des princes du ſang, qui lui faiſoient entendre

qu'il étoit de ſon intérêt particulier de s'oppoſer aux entrepriſes deſtructives de Maupeou, qui, en affermiſſant le deſpotiſme du monarque, en rendant les loix arbitraires, en détruiſant le moral de la conſtitution monarchique, en renverſant tout ce qui s'oppoſoit à ſes vues ambitieuſes, les rendoit eux-mêmes de petits ſujets, leur ôtoit leurs privileges, & ne leur laiſſoit d'autres avantages que d'être les premiers eſclaves d'un deſpote abſolu.

Ces obſervations vraies & juſtes bleſſerent l'orgueil de Condé, qui croit que la terre eſt honorée de le porter ſur ſon ſein. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire embraſſer avec éclat les opinions des autres princes. Toutes les fois qu'on prend les hommes par l'amour-propre & l'intérêt, on eſt certain de les conduire par le nez, ſur-tout quand on s'adreſſe à des eſprits bornés, intéreſſés & glorieux comme Condé.

Mais ſuivons ce prince dans toutes les démarches qu'il a faites de ſa ſeule ſpontanéité, nous verrons un prince tomber à chaque pas dans les écarts les plus blâmables; s'oppoſer au bien public; ne conſulter que ſon vil intérêt; ſacrifier le bonheur de la nation à ſon ambition illimitée; vendre ſon opinion, ſon ſuffrage à prix d'or; favoriſer les vues impérieuſes des miniſtres, l'avidité des financiers, pour aſſouvir la ſienne. Nous verrons un vil adulateur, un bas courtiſan des catins de Louis XV, un raiſonneur orgueilleux ſur

toutes les matières de politique, de finance où il n'a jamais rien entendu, tant la sphère de ses idées est étroite, tant ses connoissances sont nulles; mais nous remarquerons une tête mal faite, mal organisée, une mémoire infidelle, répétant plus mal que bien ce qu'on lui aura dit cent fois; un perroquet présomptueux, un entêté discoureur sans raisonnement, qui veut être écouté, applaudi sans qu'il sache lui-même ce qu'il dit ni ce qu'il veut dire. La moindre objection l'irrite, l'enflamme, parce qu'il n'est pas en état d'y répondre & de la résoudre. C'est pourtant un homme d'une judiciaire si courte, qui ne veut pas être contredit, & qui prétend être admiré. Condé (1) est assez obtus, assez épais pour s'imaginer que, sans avoir jamais rien appris, il sait quelque chose, & qu'on doit s'en rapporter à ses observations orgueilleu-

(1) Les grands & les riches ne peuvent pas croire que les roturiers, les plébéïens vaillent autant & plus qu'eux, quoique tout ce qui frappe leur vue, tout ce qu'ils lisent, les avertissent sans cesse que c'est l'ouvrage des hommes du peuple, & souvent du bas peuple. Ils s'imaginent, je crois, que la nature, en les faisant naître riches & puissans, leur a tout donné & nous a tout refusé. Ils pensent être pétris d'un autre limon, avoir reçu par infusion toutes les sciences & tous les talens. Les sots! qu'ils sont à plaindre & à mépriser!

ſement préſentées avec le ton de la grandeur & de l'importance.

Ce défaut eſt, il eſt vrai, très-commun aux princes, aux grands, aux hommes en place; aux êtres fortunés qui ont la ſottiſe de penſer que leurs rangs, leurs dignités, leurs charges, leur fortune leur donnent une ſupériorité de génie, de pénétration, de connoiſſances, de talens, comme ſi les facultés intellectuelles, l'expérience morale tenoient aux caprices du haſard & de la fortune, aux chimères de la vanité, comme s'il ne falloit pas apprendre, étudier, combiner, réfléchir, méditer, comparer long-temps, écouter les eſprits privilégiés; & qui, après avoir été favoriſés de la nature dans la diſpenſation de ſes dons les plus précieux, j'entends d'un jugement ſain, net, d'une perſpicacité ſubtile. ont paſſé les trois quarts de leur vie à travailler & à s'inſtruire, comme ſi la naiſſance avoit quelque choſe de relatif & d'important pour les lumières de l'homme; enfin, comme ſi, dans ce qu'on appelle très-improprement la dernière claſſe des citoyens, on ne pouvoit avoir de l'eſprit, des talens, être un beau génie, un grand homme, & donner des lumières à ſes contemporains & à la poſtérité; comme ſi les illuſtres politiques, les ſavans légiſlateurs, les gens de lettres, les artiſtes fameux n'étoient jamais ſortis que de grandes maiſons, & du ſein de l'opulence & des honneurs.

Ce ſeroit bien ici le lieu (ſi je le voulois) de

de démontrer le contraire, & de prouver que les hommes les plus étonnants font presque tous issus de la plus basse, de la plus pauvre condition de la société; que ce n'est que par exception qu'il se soit trouvé dans les grands seigneurs quelques personnages, en très-petit nombre, dignes, par leur érudition, par leurs talens & leur mérite personnel, de l'estime de leur siècle & de l'admiration des âges suivans.

Quelle différence des enfans du peuple, c'est-à-dire des enfans élevés, cultivés, d'avec ces automates dorés, ces machines décorées de vains titres, qui n'ont rien de commun avec l'homme pensant, électrisé que la figure humaine!

Si l'on exigeoit de moi des preuves frappantes que Condé (1) n'a reçu aucune espèce d'édu-

---

(1) Un jour, après un superbe dîner, auquel avoient assisté les plus grands seigneurs de la cour, des princes étrangers, & un monarque, (*le Roi de Dannemarck*) ainsi que le cortège des femmes de la plus illustrissime qualité, Condé proposa une promenade dans son parc délicieux. On sait que Chantilly est le séjour des hommes, (disons mieux & plus vrai) le séjour des dieux, s'il leur prenoit envie d'habiter la terre. Après quelques pas, Condé, glorieux & boursoufflé, fut prié, supplié à mains jointes & genoux pliés, par un pauvre habitant du hameau de son immense seigneu-

cation, qu'il n'a ni ame ni fenfibilité, ma réplique feroit triomphante. Je prouverois d'un trait de plume, que la mauvaife éducation qu'il a donnée à fon fils, attefte combien la fienne a été négligée. Un père en effet bien élevé n'a rien de plus à cœur que de donner à fon fils une éducation foignée, fur-tout quand il a les facultés de le faire. A plus forte raifon un grand feigneur, un prince, qui alors fait confifter toute fa joie & fon plai-

---

rie, de répandre quelques bienfaits fur fa vieilleffe indigente. Le malheureux lui difoit: depuis deux jours je n'ai pas mangé, & j'ai faim. Tu es bien heureux d'avoir faim, c'eft un avantage que je n'ai jamais eu de ma vie. Condé, après cette réponfe cruelle & dénaturée, fuivit fa promenade, & voila le prince qui fe dit le petit-fils du grand *Condé*, qui prétend en avoir l'ame & la grandeur. Quelle réponfe dure & barbare! quel trifte homme! un poliffon, un baladin; une coureufe l'auroit étourdi de fes fymphonies difcordantes, il eût alors jetté vingt-cinq louis, & à un de fes vaffaux, il refufe un morceau de pain. Lecteur! jugez, frémiffez & connoiffez Condé, ce Condé qui voudroit être appellé le fecond *grand Condé*. Le grand Condé, aux yeux de la raifon, n'étoit qu'un bouillant fougueux, un téméraire, un homme fans éducation; mais dans fon fiécle, il a paffé pour un grand homme. Nous le jugeons aujourd'hui bien différemment.

ſir à procurer à ſon fils une ſeconde exiſtence, une ſeconde vie, en le faiſant éclairer. C'eſt être, encore une fois, père, que de donner des yeux & des connoiſſances à ſon fils, après lui avoir donné l'exiſtence matérielle. Il n'y a que les facultés intellectuelles qui diſtinguent l'homme de tel homme qui en eſt ſevré. Tous les êtres qui exiſtent, à finir par les inſectes, ſont égaux, quant à l'exiſtence phyſique. Toute la différence ne conſiſte que dans le moral. Je ſais bien qne ce moral tient au phyſique; que ſans une heureuſe organiſation, c'eſt-à-dire ſans une organiſation (1) phyſiquement avantageuſe, non pas pour les agrémens de la taille, de la figure, (je ſerois bientôt en contradiction avec moi-même, je ſerois démenti) mais j'entends pour l'extention & les efforts de l'ame & du cerveau; à cette organiſation miraculeuſe, qu'on réuniſſe une autre organiſation préparée, c'eſt-à-dire une brillante & ſolide inſtitution. Voila un homme dans toute l'énergie du mot, voila un être parfait.

Je ne crains point qu'après ma définition, on puiſſe me dire que Condé eſt un être véritablement exiſtant. J'ai prouvé qu'il n'étoit qu'un ſot, un ignare, un glorieux, un fanfaron. Si je peins quelque jour ſon fils, il me

---

(1) Les hommes, les femmes, dont on admire la figure, les graces & la taille, ne ſont que trop ſouvent des paons ſtupides.

ſera auſſi facile de démontrer que le duc de Bourbon n'eſt qu'un étourdi, un poliſſon, un fougueux ſpadaſſin.

Condé, toujours enjoué de la haute renommée de ſon grand-père, dont il n'a que le nom, & ayant la ſotte vanité de croire qu'il eſt le petit-fils d'un héros, (que les grands ſont ſots!) s'eſt imaginé qu'il étoit fait pour l'être auſſi, & qu'il pouvoit inſpirer à ſon fils des vertus, des flammes héroïques. Il eut en conſéquence, le ſoin d'inſpirer à ſon fils le goût d s armes : de quelles armes? de ſe préſenter avec un vil morceau de bâton ou de fer : contre qui & avec qui? contre & avec des gredins de breteurs, des grenadiers, des dragons, des maîtres, des prévôts d'armes, qui l'ont façonné dans l'art malheureux d'aſſaſſiner ſon ſemblable, ſon ami même; ce début a fait préſumer à Condé & à ſon fils, qu'ils étoient nés braves, que leur famille étoit celle des guerriers & des grands capitaines; enfin, la tête de Condé ſe trouva ſi exaltée, qu'il eut, & qu'il a encore, l'imbécillité de croire qu'il eſt l'enfant de Bellone & de Mars, quoiqu'il ſache bien qu'il n'eſt que le fruit de l'adultère d'une mère impudique, avec un lâche & lubrique monarque.

Ce que c'eſt que l homme! Ce que c'eſt que la fauſſe gloire & les inſinuations perfides des ſerviteurs, des adulateurs complaiſans, qui ont la baſſeſſe & la fauſſeté de vouloir perſuader à des *Therſites* qu'ils ſont des *Hercules*.

Le duc de Bourbon n'avoit pas encore atteint quatorze années, que Louis XV & son père s'occupèrent du soin de le marier. Cette alliance n'étoit pas difficile à trouver. Le duc d'Orléans n'avoit que deux enfans, un prince & une demoiselle.

Mademoiselle d'Orléans fut solemnellement demandée par le Roi & le prince de Condé à son père, pour le jeune duc de Bourbon. La sympathie des rangs, de la fortune, hâta la cérémonie nuptiale; mais après les fêtes, mademoiselle d'Orléans, soupçonnée trop jeune pour entrer dans le lit conjugal, ou si l'on aime mieux le mari jugé trop foible encore pour les actes de l'hyménée, furent chastement séparés. Madame la duchesse de Bourbon rentra dans le couvent, & son mari retourna chez son père.

Telle est la forme des mariages des grands seigneurs. Tel est l'usage de la cour. Il semble que les parens, se défiant de la constance de leurs volontés, ou de l'inclination de leurs enfans, cherchent à se lier, à se brider eux-mêmes, ainsi que leurs descendans: pour lors ils contractent & font contracter des engagemens sacrés, indissolubles, qu'il n'est plus possible à toutes les parties de rétracter, quel que soit le retour de la réflexion & du repentir, qui deviennent inutiles, & contre lesquels on ne peut plus combattre.

Le duc de Bourbon devint homme; il se ressouvint qu'il avoit une femme, & une femme bien légitime. Quoiqu'il lui fut inter-

terdit jusqu'à la permission de la voir ; il transgressa les ordres, & un beau jour se rendit, bien escorté, au couvent, où s'ennuyoit sans doute son épouse, qui, occupée sans cesse des nœuds, des liens indissolubles qu'elle avoit contractés, gémissoit de la société monotone des filles, des vestales du cloître où elle étoit claquemurée, & desiroit de vivre avec son mari.

Ce desir étoit naturel. Fille, on aspire à sa liberté & aux plaisirs. Mariée & esclave, la froide régularité d'un cloître paroît horrible. Les deux illustres époux s'écrivoient de ces lettres qui annonçoient leurs besoins & leurs desirs. Ces missives, ces poulets mystérieux, enfans de l'amour, ne servoient qu'à les enflammer. Le duc de Bourbon se fit conduire au monastère de son épouse. Il la vit, il l'entretint avec cet intérêt que le desir de la jouissance augmente & multiplie. Il voulut parvenir à l'acte de la propagation ; son épouse étoit loin de s'y refuser, elle se disposoit à recevoir, avec quelque résistance irritante, les tendres faveurs de son mari, elle savoit qu'elle n'avoit pas de raisons pour lui refuser les siennes, elle ne craignoit point d'être deshonorée : elle se disoit : *je suis la duchesse de Bourbon, sans être encore la femme de mon mari.*

Quelle réflexion douloureuse pour une jeune personne qui sent, qui sait que son tempérament peut s'allier avec son devoir & sa vertu ! sentiment si doux, volupté si pure,

rarement vous rencontrez-vous d'accord, avec la sage le & la raison !

Le duc de Bourbon touchoit à l'instant d'etre homme, & de donner à son épouse la dignite de femme, lorsqu'un gentilhomme, chargé sans doute des ordres secrets des deux illustres familles, voulut s'opposer au sacrifice de l'hymenée. Le jeune mari fougueux tira son épée, & alloit poignarder l'Argus importun, s'il ne se fut sauvé, & laissé aux deux époux libre carrière d'assouvir leurs légitimes cupidités.

Madame la duchesse de Bourbon mérita, acquit le nom, le titre, la qualité de femme sans aucun autre regret, que celui de ne l'avoir pas été plutôt. Son mari l'emmena impérieusement dans sa voiture, & la jeune duchesse, en quittant le monastère où elle avoit perdu sa virginité, se promettoit bien de n'y jamais rentrer, dans l'idée effrayante qu'un mauvais surveillant ne voulût nuire de nouveau à ses plaisirs autorisés par l'honneur comme par les vœux de la nature.

On observera que la duchesse de Bourbon ne fut certainement pas fâchée en cet instant que le prince de Condé, son beau-père, ait fait apprendre à son mari la malice de l'épée, & qu'il ait montré dans son couvent la témérité d'un spadassin. Elle seroit restée plus longtems dans la solitude d'un cloître, où, dans la vérité, elle n'avoit plus lieu de se plaire. Elle n'ignoroit pas les honneurs qui l'attendoient dans le monde. Elle se promettoit

bien, dans le fond de ſon ame, de ſe dédommager de ſa captivité, de ſes privations; fidèle à ſes intentions, on ſait qu'elle s'eſt tenue parole.

Faite pour connoître les plus fines, les plus intéreſſantes diſſipations de la vie elle rencontra les plaiſirs ſous ſes pas, & tous les talens des artiſtes s'empreſſèrent à les multiplier, à les renouveller chaque jour.

Les ſpectacles, les bals furent d'abord de ſon goût. Elle les fréquenta aſſidument. Ces amuſemens ſont honnêtes, & une femme de qualité, une grande princeſſe s'honore infiniment, en témoignant une eſtime particuliere pour les grands poëtes qui ont parlé au ſentiment, à la raiſon, qui ont tracé les foibleſſes de l'humanité, qui ont peint les orages du cœur; qui nous ont, dans des tableaux énergiques & frappans, démontrés les défauts, les paſſions, les fureurs, les vices & les ridicules des hommes; qui nous égaient & nous éclairent, en nous expoſant leurs travers & leurs folies. Heureux les jeunes gens des deux ſexes qui dévoren ces admirables peintures! Ils puiſent dans les poëtes tragiques & les poëtes comiques, des leçons de morale bien capables de les former à la vertu, & de leur faire éviter des extr vagances, des crimes même qui deshonorent & fletriſſent le caractère & la vie des mortels. Tout ce que les ſots théologiens ont pu dire contre les maximes du théâtre, n'a ſervi qu'à les faire mépriſer S'il s'y eſt gliſſé des abus, (comme j'en conviens) il ne

faut

faut point les imputer aux grands maîtres, dont les divins talens & le génie ſuprême ont illuſtré leur nation, embelli nos ſpectacles, & enrichi notre littérature. Qu'eſt-ce que la conduite libidineuſe d'un acteur ou d'une actrice ont de commun avec les pièces immortelles des auteurs ſublimes qui ont corrigé nos mœurs, & nous ont finement appris à rire de nous-mêmes, en nous préſentant le miroir fidèle de nos écarts & de nos paſſions ?

La ducheſſe de Bourbon, qu'on a depuis inculpée de galanterie, & que je ne veux ni juſtifier ni condamner, par la raiſon que ſon mari (1) a eu tant de torts, a commis tant

(1) Le duc de Bourbon ſe plaignant un jour à Condé, ſon père, de la lubricité de ſa femme, en reçut cette ſotte réponſe : *vous vous plaignez, mon fils, à tort de l'inconduite de votre épouſe ; vous devez ſavoir que bon chien chaſſe de race.* Condé diſoit une triviale vérité. La mère de ſa brû, qui étoit une Conti, étoit connue dans ſon tems pour une libertine inſatiable. Son mari, le duc d'Orléans, dernièrement défunt, le ſavoit. Si Condé avoit eu de la délicateſſe, pénétré de la reſſemblance de mademoiſelle d'Orléans avec ſa mère, devoit-il l'accepter pour ſa brû ? Ce juſte reproche couvre ce prince de confuſion, & démontre clairement combien il avoit peu d'ame, & quels étoient ſes principes de morale. Il étoit bien tems de

d'infidélités euvers elle, que je ne pourrois assurer qui des deux époux est le plus coupable. Le libertinage d'un mari n'autorise pas l'adultère de son épouse. Je sais que les fautes des femmes vont à des conséquences qui les rendent plus criminelles que les hommes les plus libertins & les plus luxurieux. Cette question est jugée depuis long-tems par les femmes mêmes, qui ont eu assez de bonne foi pour persuader cette vérité à leurs filles à l'instant de leur mariage.

La duchesse de Bourbon qui aime beaucoup la musique, (cet art tient aux plaisirs de l'ame & du goût, & on sait que cette princesse est pleine d'esprit & de sensibilité) alloit souvent à l'Opéra. Ce fut un des jours célèbres de ce spectacle qu'il lui arriva une disgrace qui prouve la rusticité, la brutalité du comte

---

chercher à consoler son fils de la faute irréparable qu'il n'avoit faite que par ses conseils. Que de parens, sur-tout dans la haute noblesse, qui compte la vertu pour rien, pour une chimère, ont ce grief impardonnable à se reprocher ! Le duc de Bourbon n'étoit-il pas dans le cas de répliquer en ces termes à Condé : puisque vous saviez, mon père, que mademoiselle d'Orléans ne seroit pas plus sage que sa mère, pouquoi vous êtes-vous si pressé de me la faire épouser? Jeune & sans expérience, avois-je lieu de le présumer ? Qu'auroit pu répondre Condé ?

d'Artois, qui s'étant rendu au bal de l'Opéra, masqué d'un domino d'usage, & courant après une fille à qui il avoit donné le mot du rendez-vous, fut bientôt reconnu. La duchesse de Bourbon, pour faire appercevoir au comte d'Artois qu'elle le reconnoissoit & étoit instruite de ses intrigues, le saisit par le bras, & l'empêchoit de courir si vîte à ses plaisirs secrets. Ce prince furieux arracha le masque à la princesse, lui appliqua quelques soufflets, & lui cassa le nez, dont elle saigna très-abondamment. Cet outrage sanglant fit du bruit. Le duc de Bourbon voulut venger sa femme & lui-même; il alla trouver le comte d'Artois à Versailles, & lui proposa un cartel, que celui-ci ne se pressa pas d'accepter. Les maisons d'Orléans & de Condé se réunirent, & furent se plaindre très-amèrement à ce vieux coquin *de Maurepas*, qui leur promit d'en parler au roi, & qui, après l'avoir fait, leur dit, pour toute satisfaction, que *le roi ne se mêloit point d'affaires de bal.* A la fin cependant le comte *d'Artois* fut obligé de se battre contre le spadassin *duc de Bourbon*, qui ne lui fit qu'une légere ponction. Le blessé alla sur-le-champ faire excuse à sa cousine *la duchesse de Bourbon*. L'affront fut réparé, pardonné, oublié. Mais, par une politique assez sotte, nos deux gladiateurs furent exilés; le comte d'Artois à Choisy, le duc de Bourbon à Chantilly, pour persuader aux Parisiens que le comte d'Artois, plein de valeur, n'avoit désobéi au roi, son frère, en se battant, que parce qu'il étoit

juſte & brave. Voilà pourtant comme ces automates de grands ſeigneurs ſont aſſez ſtupides pour s'imaginer qu'un grand peuple éclairé eſt aſſez dupe de leurs petites fineſſes, & qu'il n'a pas aſſez de pénétration pour les démêler. L'exil des deux champions fut de courte durée, & ſuivi de ſuperbes fêtes entre tous les princes. La ſcène du combat s'étoit paſſée à *Bagatelle*, dans le bois de Boulogne, petit château conſacré aux parties fines & galantes du comte d'Artois.

C'étoit Condé qui avoit déterminé ſon fils à ſe meſurer bravement contre le comte d'Artois, dont tout le monde connoît la poltronnerie & le peu d'expérience dans l'eſcrime funeſte des armes.

Je viens de donner par ce trait, le dernier coup au portrait de ce prince, ſottement altier, il me reſte maintenant à préſent à dévoiler la baſſeſſe de ſon ame, en le ſuivant dans les dernières opérations de l'heureuſe révolution dont il ſe montre l'ennemi le plus furieux.

Lorſque Condé ſe rendit aux aſſemblées du Parlement dans le temps que ce miſérable *Lomenie de Brienne*, & ce dernier *Lamoignon*, indigne d'avoir porté un ſi beau nom, un nom ſi eſtimable & ſi révéré dans ſes ancêtres, opina-t-il jamais pour la nation ? Blâma-t-il les exactions de cet inſatiable *Calonne*, qui prodiguoit à tous ſes amis, comme à ſes protecteurs & à ſes protégés, le ſang, l'or de la patrie. Il fit tout le contraire ; il cabala, il

fit cabaler ſon fils & les autres princes, contre le bien public. Il vendit ſon ſuffrage aux miniſtres, bien cher; il ſe fit adjuger d'immenſes domaines. Qand il remit la charge lucrative de grand-maître de la maiſon du roi, il n'avoit pas oublié de ſe faire nommer colonel général de l'infanterie françoiſe, place plus importante, plus avantageuſe que ne le fut autrefois celle de grand-connétable de France (1). Cette éminente dignité rap-

(1) Le cardinal de Richelieu ne put abolir cette charge, parce que Luines, l'oiſelier de Louis XIII, qui aimoit beaucoup les oiſeaux, en étoit inveſti.

Richelieu fut un illuſtre coquin. Il n'eſt pas ſur le globe un homme inſtruit qui en doute.

Richelieu écraſa les grands; il fonda l'empire du deſpotiſme. Examinons ſa politique. Il abattit le pouvoir anarchique; (il eut raiſon) mais il jetta les fondemens du gouvernement deſpotique, & il fut un ſcélérat.

On me dira qu'il ne pouvoit délivrer le peuple ou les ſerfs de leurs tyrans, ſans aſſervir la nation ſous un joug de fer. Ce raiſonnement n'eſt pas celui d'un homme de bien. Richelieu ne pouvoit tout faire à la fois: (je le ſais, je le ſens) il a même eu beaucoup de mérite & d'énergie dans ſon entrepriſe, & les coups qu'il a portés aux ſeigneurs deſpotes; mais il n'a opprimé les grands que pour s'élever ſur leurs briſées, ſur leur décadence. En rendant

porte des millions. L'intérêt comme la vanité ont toujours conduit ce prince ambitieux & mesquin.

---

le monarque despote, cet imbécille Louis XIII, il régnoit lui-même & lui seul.

Si Richelieu eût été un honnête homme, en dépossédant les grands, il eût assuré l'indépendance du peuple & cimenté son bonheur : ce qu'il n'a point fait. Il a voulu seulement être plus grand, plus puissant que les grands. Car dans le fond de son ame politique, il n'aimoit ni le roi son maître, ni ne se soucioit du despotisme dont il le revêtoit. Richelieu ne travailloit que pour l'instant & pour lui même. Mais le cardinal de Richelieu eût été un grand homme, un homme chéri de la postérité, si après avoir exterminé les grands, il se fût occupé du bonheur & de la liberté du peuple.

Richelieu n'aimoit pas Louis XIII, qui ne l'aimoit guères. Jugez des menées de ce cardinal, pour se conserver. Mais le monarque étoit un Bourbon, c'est-à-dire un prince foible, borné, inhabile, un homme que les affaires ennuient, & Richelieu, avec beaucoup d'art, avoit grand soin de l'en débarrasser. C'est en cela que ce premier ministre devint nécessaire & se maintint dans sa puissance suprême, sous le nom de son despote imbécille.

On a observé que tant qu'il y a eu, au timon des affaires, des cardinaux, des évêques,

Nous l'avons vu, dans l'assemblée des notables, brouiller, gâter par ses intrigues, menacer même les opinans vertueux, qui ne visoient de bonne foi qu'à assurer la tranquillité, la prospérité de la nation françoise. Son bureau étoit celui des factieux conspirateurs,

---

des prêtres, des moines, le navire françois n'a jamais pu surgir au port de la félicité.

Qu'on fait les cardinaux de Retz, de Richelieu, de Mazarin, de Fleury, de Loménie de Brienne ? Des sottises, des abominations qui ont tant irrité la nation françoise, que le monarque stupide a été détrôné, (car c'est être détrôné, que de ne plus être qu'un roi passif). Si je voulois approfondir cette question, je me sens capable de faire une superbe histoire, que je terminerois par la conduite insensée, impolitique de l'archevêque, qui en cet instant est le vice-chancelier de France. Mais tous les ministres françois peuvent être aujourd'hui, comme leurs prédécesseurs, des scélérats, il faut qu'ils viennent humblement & bassement rendre compte de leur conduite au suprême aréopage de la nation, qui peut sur-le-champ les faire pendre aux yeux du peuple.

Le chancelier Maupeou est un scélérat ; (il est vrai) mais il est aussi le plus ignorant des hommes. Il n'a pas réfléchi dans quel siècle il vouloit innover.

contre le bonheur & la liberté de la nation opprimée, gémiſſante, dont ils cherchoient à étouffer la voix ſoumiſe, humble & plaintive. Le mal, au lieu de diminuer, ne fit qu'empirer. Cela ne pouvoit être autrement. Quand il n'y eut plus de reſſource, que les publicains, que les financiers qui avoienr tout pris, n'eurent plus rien à prendre, qu'ils ne purent plus rien donner de leurs nouvelles concuſſions aux grands, que les Parlemens ne voulurent plus enregiſtrer d'impôts, que les miniſtres ſe virent en horreur à toute la nation, il fallut recourir à de nouveaux expédiens pour trouver de l'argent, & en arracher à cette pauvre nation, déjà ſi épuiſée, ſi perſécutée, & réduite au déſeſpoir.

Les Parlemens & la claſſe des grands, qui voyoient avec douleur, avec rage, les miniſtres établir leur deſpotiſme au point de faire exiler le premier des princes du ſang, d'enfermer les magiſtrats les plus opiniâtres, ou de les envoyer dans des îles lointaines, mal ſaines, de les faire gémir ſéparés de leurs femmes, de leurs enfans, de leur famille, de leurs amis, de claquemurer, dans une infernale Baſtille, les députés de la Bretagne, ſentirent bien qu'ils avoient perdu toute leur influence dans l'adminiſtration politique, leur conſidération, leur crédit à la cour; ils obſervèrent en même temps qu'il leur reſtoit une reſſource pour ſe conſerver dans leurs primitives prérogatives. Ils ſe voyoient ſoutenus, appuyés par ce pauvre peuple, à qui ils

affectoient

affectoient de prouver que leur résistance n'étoit due qu'à leur zèle pour son bonheur, que les ministres ne vouloient point opérer. Il n'en falloit pas davantage pour s'attirer l'amitié, la confiance de la nation, & l'irriter contre les ministres despotes qui ruinoient, qui brisoient, supprimoient, qui anéantissoient tout, & n'avoient d'autres principes, d'autres règles, d'autres points de vues que de se tout approprier, & de satisfaire à leur ambition démesurée, & de couronner les desirs de leur rapacité sans cesse renaissans.

Les ministres n'étoient en effet que des sang-sues avides, que des scélérats; mais les magistrats des cours n'étoient pas moins criminels; c'étoient des fripons qui ne vouloient point plier sous d'autres fripons qui avoient la grande main, & qui humilioient, par toutes sortes de disgraces, les robinocrates fourrés.

Les pairs de France & le parlement, pour résister aux princes & aux ministres, sentirent qu'ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de crier bien fort, que de demander la convocation des états-généraux; ils importunèrent si vivement & si long-tems le monarque, qu'il se vit forcé de la leur promettre pour l'année 1792. Cette parole ne les satisfit point; ils continuèrent à crier, à ameuter le peuple, à l'échauffer. Ce peuple confiant & persuadé murmura hautement; enfin, malgré les oppositions ministérielles & des intrigans de la cour, la convocation eut lieu

en 1789. La reine elle-même fit tous ses efforts pour la dissoudre ; mais la colonne des mécontens étoit si longue, que le roi céda aux instances du parlement.

Il est intéressant d'observer que cette fois les deux partis se trompèrent dans leurs espérances. Les ministres crurent qu'ils auroient toujours la prépondérance sur la nation assemblée, qu'ils lui feroient faire leurs volontés ; les parlemens présumoient bien le contraire, mais ils ne s'attendoient ni les uns ni les autres que la nation assemblée par ses députés s'affranchiroit du joug des deux partis qui l'avoient jouée & écrasée. Les parlemens pensoient que les états-généraux feroient la loi aux ministres, & qu'ils se montreroient les défenseurs, les protecteurs des tribunaux différens, qu'ils affirmeroient leur autorité, leurs privilèges, & qu'ils entreroient dans les vues de la magistrature.

Sans cette espérance, les cours souveraines & les grands se feroient bien gardés de solliciter les états-généraux, & de vouloir présenter la manière de convoquer les provinces. Ils insistèrent pour que le peuple eût autant de voix que les deux autres ordres de l'état, la *Noblesse & le Clergé*. Ils représentèrent que les députés ne devoient, ne pouvoient être choisis & tirés que par le scrutin & les suffrages des municipalités, des présidiaux, des sénéchaussées, des bailliages. Cette réclamation étoit d'une grande politique. Elle assuroit aux parlementaires une protection contre les mi-

niſtres, les intendans, les financiers, tous les princes, les courtiſans déprédateurs. Cette éleɛtion ſembloit leur promettre que les députés ſeroient généralement des hommes à eux, ce qu'ils n'auroient pu eſpérer ſi les élus étoient nommés par intendances, par généralités, par les ſeigneurs temporels, qui n'auroient pas manqué de députer des hommes de fiſc & conſéquemment des partiſans chauds des miniſtres & des fermiers-généraux.

Si les députés des provinces avoient été tirés du bas-peuple, il eſt certain que les parlemens auroient triomphé, parce que la haine pour les miniſtres étoit univerſelle, & que le peuple, ſans lumières, ſans ſagacité, ſe ſeroit encore laiſſé abuſer par les parlemens; mais les repréſentans de la nation en ſont l'élite, & il n'eſt pas étonnant que les députés du peuple, formant autant de têtes, autant de voix que la nobleſſe & le clergé réunis, aient étouffé ces deux ordres orgueilleux, & généralement peu inſtruits. C'eſt dans le peuple que réſident toutes les connoiſſances humaines. Les grands, qui ne ſavent rien de rien, n'ont pas réfléchi que nous n'étions plus dans ces ſiècles d'ignorance, où ils ont mis à profit nos erreurs & notre bonne foi, en s'appropriant nos propriétés, & s'arrogeant tous les honneurs, toutes les dignités, & ſe revêtant de la ſouveraine domination.

Ce ne fut que quand on fit connoître à Condé & aux autres princes ligués, que les

peuple renrreroit dans ses droits, si ses représentans opinoient à voix égales contre les deux ordres de l'état, qu'il adopta, qu'il signa, & fit signer à son fils, le célèbre mémoire, connu sous le nom de *mémoire des princes*, présenté au roi pour empêcher l'égalité des représentans du peuple, contre les grands & le clergé. Ce mémoire insidieux & funeste, heureusement ne prévalut pas ; le roi entendit cette fois les représentations de son parlement, qui avoit les plus grands intérêts d'être juste : il s'agissoit de sa propre cause.

Condé néanmoins vint à l'assemblée nationale, espérant que son nom, son rang en imposeroient. Il se trompa grossièrement ; il s'apperçut de sa bévue, & changea de systême ; il sema la confusion dans les délibérations ; il prétendit que les trois ordres ne devoient point opiner par voix, mais par classe ; c'est-à-dire que les six cents votans du peuple n'en auroient composé que trois cents ; la noblesse en avoit trois cents, & le clergé autant : alors ces deux corps réunis auroient prévalu d'abord par la pluralité des suffrages, ensuite par l'agiotage & la séduction, par l'argent répandu à propos sur les dépositaires de la confiance de la nation.

Si cette cavillation avoit réussi, c'en étoit fait du pauvre peuple françois, qui ne se seroit jamais relevé du servage & de la calamité où les grands & le clergé l'avoient réduit. La providence, plus que la sagesse

du premier légiſlateur, & ſur-tout la philoſophie de ce grand ſiècle, a déconcerté tous les projets des ariſtocrates perfides & de Condé, un de leurs premiers chefs.

On a murmuré de la lenteur des opérations de l'Aſſemblée Nationale, & on a eu tort, avant de procéder au grand ouvrage d'une nouvelle & ſage conſtitution, ne falloit-il-pas que l'eſprit de parti, fût anéanti? ne falloit-il pas que l'harmonie préſidât aux délibérations? n'étoit-il pas néceſſaire que l'amour, que la chaleur du patriotiſme le plus épuré, triomphaſſent des cabales incendiaires? Que de peines, que de débats, que de querelles, que de perſonnalités ont précédé le calme & la tranquillité qui dirigent, en cet inſtant, la majeure, la plus ſaine partie de nos repréſentans! Combien il a fallu d'efforts, & d'efforts vigoureux, pour abattre l'hydre du deſpotiſme & de l'avidité des nobles & du clergé! Que de ſophiſmes à combattre! Que de menaces à braver! Que de fanatiques & de ſcélérats à confondre! Que de tartuffes! Que d'hypocrites à démaſquer (1)!

---

(1) L'Aſſemblée nationale vient de porter le dernier coup au deſpotiſme & à l'autorité des grands, en appellant tous les corps de France, toutes les municipalités, à l'acte de la confédération patriotique, en ſupprimant les vains titres de *Comte*, de *Baron*, de *Marquis*, en aboliſſant pour jamais les décora-

Non, sans le coup hardi des parisiens qui, en deux heures, ont fait tomber les murs de

---

tions futiles, dont la noblesse & le clergé, qui ne devroit offrir à nos yeux que l'humilité, la pauvreté, vertus évangéliques qu'il ne cessoit de nous prêcher, & qu'il se gardoit bien de pratiquer, en abolissant, dis-je, ces décorations outrageantes, injurieuses à la qualité d'homme & de chrétien catholique.

Tous les historiens philosophes ont sagement remarqué que tous les maux qui ont désolé tous les empires & tous les peuples, ne sont émanés que des prêtres & des femmes. Mais je ne connois aucun écrivain qui ait encore fait la réflexion que l'orgueil a pris naissance dans le cœur de nos prélats fastueux. Est-il sur la terre un être plus glorieux & plus sot qu'un cardinal, qu'un archevêque ; ces personnages, habillés comme des masques, rougiroient de leur accoutrement s'ils avoient quelque pudeur, & l'ombre de la raison. Ils paradent pourtant avec ostentation dans nos temples, lieux consacrés à la prière, à l'humilité, comme des paons, précédés & suivis d'une foule de valets, de courtisans dorés qui, pour honorer leurs maîtres, étalent, à leur tour, une magnificence arrogante. Les sots ont la foiblesse de se prosterner devant ces pontifes, qui distribuent, en riant, des bénédictions qui ne leur coûtent guères. Quelqu'un a très-bien défini un prélat cardinal, *animal*

la Baſtille, ſe ſont emparés des arſenaux guerriers, ont fait voler les têtes, aſſommé, pen-

---

rubrum, beneficiorum vorax, omnium malorum capax.

Le cardinal de Richelieu fut l'homme le plus fier, le plus impertinent, le plus orgueilleux de ſon ſiècle : bas & rampant près de Louis XIII, ſon maître, il ſe dédommageoit de ſes perpétuelles adulations pour le monarque, par une morgue, un deſpotiſme, une ambition, une avidité qui ne pouvoient avoir d'autre ſource que dans une tête agitée par le délire, & dans une ame féroce & ſanguinaire ; auſſi de combien de meu tres, de ſupplices n'a-t-il pas été l'auteur ? Quelle vanité dévoroit le cœur de c et inſenſé politique, qui, après avoir ſignalé, dès ſon vivant, ſa fauſſe gloire & ſa cruauté, eut la ſottiſe de vouloir tranſmettre à la poſtérité des monuments de ſon orgueil & des ſervices qu'il n'avoit point rendu à la nation françoiſe, & à Louis XIII. Qu'on liſe toutes les inſcriptions qu'il a fait graver au bas des ſtatues équeſtres & pédeſtres des rois, où il s'eſt généreuſement donné tous les éloges démentis par l'hiſtoire, éloges qui tiennent à la fadeur & à la gloriole de ſon caractère ; on jugera qne ce cardinal, qui vouloit paſſer pour un grand-homme, un fin politique, un beau génie, n'étoit au fond qu'un nain bouffi, un ambitieux ſans exaltation dans les idées. La *Feuillade*,

du tant de traîtres, de monopoleurs; de concussionaires : non jamais les députés fidèles

---

dans les obélisques, les pyramides, les statues qu'il fit ériger à Louis XIV, suivit inconsidérément les traces de Richelieu, mais au moins il parut plus jaloux de la gloire de son roi que de la sienne propre. D'ailleurs La Feuillade, comme guerrier, est plus excusable d'avoir aimé la gloire, qu'un cardinal, un evêque dont la première vertu auroit dû être l'humilité.

L'assemblée nationale a prouvé récemment sa sagesse en ordonnant la démolition de la statue injurieuse de Louis XIV, place des Victoires. Ce monument est l'ouvrage de l'orgueil, de la folie, & n'annonce rien autre chose que la grandeur chimérique de nos monarques, qui ont tant de fois été humiliés, & ont reçu tant d'échecs des princes qu'ils ont voulu dégrader par le tableau de leurs défaites & de leurs figures rampantes, avilies & suppliantes.

Le suprême aréopage a couronné la prudence de ses décrets, en proscrivant les armoiries, les écussons, les blasons, les livrées. Elle a fait connoître combien il y avoit de têtes pensantes dans ses opinans. On reconnoît que le peuple, dégagé des chimères puériles de l'ostentation & de la vanité, pense solidement & sagement : la philosophie l'éclaire; & c'est en ce seul point que peut être
de

de la nation, malgré leurs lumières, leur amour pour le bien, pour le mieux, ne seroient parvenus à cette suprématie, à cette autorité nécessaires pour changer la face du gouvernement & chasser les tyrans qui désolent depuis si long-temps les villes & les provinces de ce fertile climat. Il falloit faire trembler les grands, les effrayer par des supplices exemplaires, qui leur apprissent à connoître l'indignation, la fureur & la force d'un grand peuple, d'un peuple si patient, si sensible & si généreux, qu'ils avoient trompé, asservi & ruiné. Grande leçon qui a fait renoncer la patrie aux aristocrates ligués pour perpétuer nos désastres, & qui a rendu à l'Assemblée Nationale le courage qu'elle étoit prête de perdre, quand bien même les méchans

---

la nation françoise (je parle de la classe instruite du peuple, & non de la populace grossière) l'emporte sur toutes les autres nations de l'Europe, qui sont encore loin d'avoir nos connoissances & nos lumières.

Les puissances voisines rendront sûrement hommage à l'attention, à la considération que la diète auguste vient de leur témoigner, en faisant abattre nos colonnes fastueuses qui devoient leur déplaire. Les François, autrefois si glorieux, sentent aujourd'hui que tout le mérite de l'homme ne peut résider que dans l'homme seul, & non pas dans ses titres imaginaires, ses armoiries & sa ridicule forfanterie.

n'eussent pas réussi dans leur projet de la dissoudre & d'en chasser ou d'en exterminer les membres assez généreux patriotes pour leur résister.

C'est à cette époque qu'il faut se reporter pour se ressouvenir de la fuite de Condé tremblant pour sa vie, pour se rappeler sa haute trahison de lèse-nation, pour se persuader de ses intentions criminelles. Son projet désastreux alloit être mis à exécution : colonel général de l'infanterie françoise, il devoit la commander avec Broglie & d'autres capitaines aussi coupables. Les armées s'approchoient de tous côtés; la capitale alloit être investie; des fleuves de sang alloient inonder & submerger cette métropole de l'univers; déjà un camp formidable se remplissoit à ses portes de guerriers. Il n'y avoit plus que le signal à donner pour faire avancer d'innombrables bataillons, pour faire retentir le ciel des explosions du tonnerre, pour écraser les Parisiens, & former de Paris un monceau de pierres & de décombres affreuses, pour abattre en une nuit les superbes monumens de tous les genres, de tous les âges, qui attesteront à la postérité la plus reculée, que ce siècle & le précédent ont été les plus beaux, les plus glorieux de la nation la plus industrieuse, la plus éclairée de l'univers.

L'imprudente témérité d'un scélérat, du prince Lambesc, sauva Paris & toute la France. Le régiment, le brave régiment des Gardes, révolté des rapines de Duchâtelet,

leur avaricieux colonel, se vit maltraité, insulté par d'autres régimens commandés par des officiers aristocrates, & obligé de repousser la force par la force, nous apporta ses bras & ses armes : il disciplina d'abord notre bouillante jeunesse, & successivement tous les bons serviteurs de la patrie.

Condé, saisi de terreur, se sauva à Turin, où il est encore avec sa famille. C'est-là qu'il n'a point cessé de cabaler, d'entretenir des correspondances toujours funestes à la tranquillité des citoyens ; c'est de cette ville qu'il machine, qu'il médite une anti-révolution fatale à la régénération de l'empire françois.

Désespéré de savoir que la nation s'est emparée des canons qui fortifioient son château de Chantilly, des canons que Louis XIV avoit bien voulu accorder à son grand'père, comme des monumens de sa valeur, des services qu'il avoit rendus à la patrie, comme des preuves de la reconnoissance du monarque, que Condé avoit personnellement enlevés sous les ordres de nos maréchaux de France, dans les guerres d'Hanovre & de Westphalie. Hé bien, Condé osa écrire à quelques-uns de ses partisans qui lui marquoient qu'il pouvoit reparoître à Paris sans crainte ; qu'à la vérité le peuple régnoit, mais qu'il étoit calme, que sa fureur étoit appaisée : il osa répondre fièrement qu'il ne reviendroit jamais que les Parisiens ne lui eussent reconduit & replacé ses canons dans son château. Quelle sotte gloriole !

A la suite d'une affaire en Allemagne,

affaire où il fut heureux de se sauver, il perdit toute son argenterie dont le prince de Brunsvick s'étoit emparé dans le camp françois qui fut pillé ; il affecta une générosité bien démentie par son cœur. Le général ennemi eut la noblesse de proposer à Condé la restitution gratuite de sa vaisselle. Celui-ci répondit arrogamment au prince de Brunsvick qu'il pouvoit la garder ; qu'il y avoit de l'argent en France & des orfévres.

Un homme peut-il mieux se peindre & se caractériser? Quelle tête ! quelle fausse gloire ! quelle sotte & malhonnête réponse aux égards distingués d'un grand capitaine ! Il faut, en vérité, n'avoir aucune idée de la première éducation, de la politesse & de la reconnoissance ; c'est afficher une stupide fierté, une ingratitude innée, que de se comporter de la sorte. Si Condé avoit voulu déployer une véritable grandeur, & ne point consentir à la restitution de son argenterie, il avoit cent manières galantes de le faire, sans étaler une grossièreté digne d'être assimilée à la rusticité des anciens peuples barbares, dont les Grecs & les Romains nous ont dépeint le caractère altier & féroce. Le prince de Brunsvick agissoit avec ce noble désintéressement qui annonce une belle ame. Condé crut sottement qu'il seroit plus grand que lui, s'il se montroit insensible aux procédés généreux d'un ennemi civilisé, qui respectoit dans son rival le rang & la famille, & lui marquoit les déférences que les grands ne manquent jamais de se témoigner. Au

reste, le prince de Brunswick, qui n'ignoroit pas le peu d'éducation qu'on a toujours donnée à nos princes, n'aura pas été supris de la glorieuse réplique de Condé, qui ne prouvoit que deux choses : la première qu'il ne connoissoit point le prix d'une politesse ; la seconde, qui annonçoit qu'il avoit de la fortune pour se faire fabriquer une autre vaisselle.

Dans la guerre malheureuse que nous avons faite dans les pays d'Hanover, de Westphalie & de la Prusse, nous avons eu pour commandant un autre prince de la maison de Condé, le comte de Clermont (1) abbé de

---

(1) Le plus mauvais prince, le plus sanguinaire des Bourbons, Charolois avoit quelquefois des idées assez justes de la grandeur & de la puissance.

Le comte de Clermont le fit un jour attendre long-tems pour dîner. *Vous arrivez bien tard*, lui dit Charolois. C'est, répondit Clermont, que j'ai été voir un de mes protégés détenu au Fort-l'Evêque pour dette. *Quoi, vous êtes sorti de cette prison sans l'amener avec vous ? Quelle horrible bassesse ! ne deviez-vous pas, mon frere, vous offrir pour caution, & lui procurer sa liberté ? Quelle conduite indigne d'un prince du sang ! Qui auroit pu s'opposer à votre générosité ?* Belles & sublimes paroles qui décèlent la grandeur d'ame d'un prince ! Charolois raisonnoit & pensoit juste. Il n'est pas de la dignité d'un prince d'abandonner un ami, un protégé, dans une prison,

Saint-Germain-des-Prés, oncle de mon héros. Ce prince incapable de commander, fit essuyer à l'armée françoise mille échecs : on devoit s'y attendre. Homme de bonne chère & de plaisirs, il se signaloit par des dîners somptueux & galans, à la tête du camp. Les femmes de théâtre y présidoient avec une foule de jeunes seigneurs, qui étoient des champions plus valeureux dans les assauts de Cythère, que dans les assauts d'une place forte, ou les plaines de Mars. Le roi de Prusse s'en trouva bien; il lui donna quelquefois pour dessert une musique dont le prince de Clermont n'aimoit point les sons. Souvent

---

& sur-tout de l'y aller voir sans l'en retirer, de lui tenir des discours vagues, inutiles, & de voler ensuite à ses plaisirs.

Une preuve que les princes, & sur-tout les Bourbons, ne sont que des machines, c'est que dans l'année que le tyran, le vindicatif Maupeou renversa les loix, supprima les parlemens pour être despote seul, le comte de Clermont prit le bon parti, celui de protester contre les attentats ambitieux de ce chancelier punissable. Pourquoi! parce qu'il y fut sollicité par les magistrats opprimés; car par lui-même, le comte de Clermont n'a jamais su quel parti il prenoit, ni contre quoi il protestoit. Il mourut avant le rappel des parlemens, sous le règne de Louis XV. C'est pourquoi on a dit de lui assez ingénieusement, *qu'il étoit mort protestant.*

on étoit obligé de le réveiller pour l'avertir de ſe ſauver. L'eſtomac chargé, la tête échauffée des vapeurs du vin & des liqueurs, il dormoit paiſiblement à table auprès de ſes concubines. Quant le roi de Pruſſe ſut qu'il venoit commander l'armée françoiſe, il dit, avec ſa gaieté ordinaire, ce bon mot ſi connu : *il me paroît que le roi de France manque de capitaines, puiſqu'il m'envoie le général des Bénédictins pour me combattre.* Voilà comment les princes des autres cours eſtiment les Bourbons ; & quoique François, je ne puis leur en savoir mauvais gré ; car dans la vérité, ils valent tous infiniment mieux que nos princes du ſang qui ne ſont bons à rien, & ſont pleins de morgue & de fierté.

Condé ne fut pas plutôt arrivé en Piémont, dans le plus grand *incognito*, qu'il concerta avec le comte d'Artois & le prince de Conti, ſuivis d'une tourbe de ſeigneurs, leurs partiſans, qu'il ne s'occupa que de l'idée de troubler l'Europe, de ſuſciter les rois d'Eſpagne, de Sicile, de Sardaigne contre la France ; le prince de Conti (1) qui avoit rédigé le mémoire des princes au roi, fut encore le rédacteur d'un manifeſte envoyé & préſenté à ces trois puiſſances, pour le déterminer à armer contre la France de nombreuſes flottes, & de faire avancer des armées. Condé offroit d'en être le général en chef, promettant les ſuccès les plus glorieux. Ses raiſons ſpécieuſes étoient

(1) Liſez la vie de Conti, ouvrage intéreſſant.

qu'au même instant que les flottes bloqueroient nos ports, arrêteroient notre commerce, feroient des descentes sur nos côtes, il conduiroit les armées combinées en France, qu'il y pénétreroit par le Dauphiné & la Provence, que rien n'étoit plus facile que l'exécution, en ayant deux corps d'armées aux frontières de ces provinces, disposées à les recevoir & à leur ouvrir les passages; que la noblesse françoise irritée contre le peuple, se réuniroit, s'enrôleroit sous ses drapeaux pour venger l'outrage que la nation lui avoit fait; qu'il étoit du plus grand intérêt des puissances voisines de saisir cette occasion propice pour se maintenir dans leur domination despotique, domination que l'exemple de l'insurrection du peuple françois pourroit troubler. Cette exposition étoit flatteuse & vraie au fond, (car il est certain que les peuples limitrophes marcheront bientôt sur nos traces & secoueront, comme nous, le despotisme des tyrans qui les asservissent), les potentats le sentirent & armèrent, mais quand ils virent que nous armions aussi, que tout François étoit soldat, ils changèrent de sistême, se tinrent sur la défensive. La France ne pensoit pas, & ne pense point à les attaquer. Le dénombrement de nos forces les effraya. & ces puissances se contentent de nous observer. C'est le seul parti sage qu'elles ayent à prendre. Mais quelle que soit leur politique & leur inquiétude, ils verront certainement, & plutôt qu'ils ne le présument, s'opérer dans leurs états une révolution semblable à celle qui agite la France.

Les

Les rois ſe ſeroient conſervés rois monarchiques, ſans leur ambition & leur fureur d'écraſer leurs peuples de toutes manières. Cette mauvaiſe politique qui leur a été ſuggérée par leurs miniſtres avides de s'enrichir & régner eux-mêmes ſous le nom de leurs maîtres, ſera la cauſe que les nations briſeront les ſceptres de fer, à l'ombre deſquels ils gémiſſent.

Tous les princes ſe perſuadent que les hommes ne ſont, n'exiſtent que pour eux, c'eſt-à-dire pour leurs plaiſirs & leur gloire. L'équité, la bonne foi ne ſont jamais les ſuites de leurs délibérations, de leurs traités, qui varient avec la viciſſitude des choſes, & les motifs de leurs intérêts. C'eſt par une conduite ſi blâmable que toutes les maiſons régnantes ſe ſont aggrandies. C'eſt ainſi que Louis XIV, la branche Autrichienne, le marquis de Brandebourg, ſont devenues les trois plus puiſſantes monarchies de l'Europe. Le roi de Pruſſe qui eſt venu au ſecours du Statouder pour aſſurer ſa domination ſur les Hollandois, que le cabinet de Verſailles a lâchement abandonné & trahi, ce même roi de Pruſſe vient d'encourager l'inſurrection des Polonois contre leur monarque. Pourquoi? Parce que ſes intérêts ont changé, parce que ſi le Statouder lui avoit promis qu'en le ſoutenant contre les Hollandois, à qui il viendroit chercher noiſe, il en tireroit des centaines de millions pour les frais de ſa démarche, les Polonois promettent aujourd'hui à cet électeur couronné quelques provinces, s'il veut

être le contemplateur paſſif des atteintes qu'ils vont porter à la monarchie polonoiſe.

Ces raiſons diſent beaucoup ; elles ſont éloquentes aux oreilles d'un roi ambitieux, qui ne travaille, qui ne veille que pour reculer ſes frontières, aux dépens des puiſſances qui l'avoiſinent. Toutes les têtes couronnées, peu occupées du bonheur des hommes ne ſongent qu'à ſervir leur ambition. Les rois (1) ſont, par cette raiſon, de mauvois ſujets, des tyrans, des uſurpateurs. Rien ne leur coûte pour aſſouvir leur inſatiable cupidité, ils ſont les fléaux de l'humanité ; loin d'en être protecteurs reconnoiſſants, ils s'en montrent les barbares bourreaux.

Condé par ſes inſinuations politiques & ſes correſpondances avec les miniſtres des trois puiſſances confédérées, n'aſpiroit qu'à opprimer ſa propre nation. Si les trois monarques d'Eſpagne, de Naples & de Sardaigne, n'ont pas cédé à ſes ſollicitations, ce n'eſt pas faute d'envie. ils ne feroient pas fachés de nous démembrer quelques provinces, & de ſe les approprier à titre de conquêtes ; mais ils ont craint deux dangers qui auroient pu ſe réaliſer. Ils ont craint la multitude de nos combattans qui, loin de ſe laiſſer ſubjuguer, auroient pu faire repentir leurs aggreſſeurs de leur audace, & engager les provinces de ces deſpotes à ſecouer comme les françois le joug qu'ils portoient. Cette conſéquence étoit bien capable

(1) Il n'y a pas un ſeul roi capable d'être un honnête citoyen dans un pays quelconque.

de les faire réfléchir ſur leurs entrepriſes. Ils en craignirent les funeſtes effets. Un peuple qui combat pour ſa liberté, eſt toujours un peuple généreux & guerrier.

Ce n'eſt donc pas à Condé qu'il faut attribuer l'irréſolution timide des trois monarques qu'il a tant importné & fait importuner, c'eſt à notre valeur ſeule & à nos forces. Condé eſt donc un traître reconnu, un criminel de leze-nation, un homme dangereux, s'il avoit des bras pour le ſervir, & des têtes mûres & profondes pour l'éclairer.

Le conſeil qu'il donna au prince de Conti de revenir en France pour y intriguer, y cabaler & aviſer tous les moyens de préparer une anti-révolution, les correſpondances bien ſervies, qu'il a entretenues, qu'il entretient même encore au moment où j'écris l'hiſtoire de ſa vie, où je fais la peinture fidèle de ſon caractère affreux, fortifient mes preuves. Ce prince écrivoit de ſa propre main & en ces termes au premier miniſtre d'Eſpagne.

Lettre du prince de Condé au premier miniſtre d'Eſpagne.

Il eſt de la gloire & de l'intérêt de ſa majeſté catholique, Monſieur, qu'elle ſoit perſuadée que la révolution de la France gagnera ſes états, & qu'il lui eſt indiſpenſable, pour la prévenir, d'armer toutes ſes eſcadres, de monter ſes armées de terre ſur le ton le plus formidable. Ce n'eſt qu'en ne laiſſant pas au peuple françois le tems d'abattre l'autorité de ſon monarque, que votre roi peut conſerver

la ſienne. Il eſt de toute évidence que les rois de Sardaigne & de Naples penſent comme moi, puiſque j'ai la certitude des immenſes préparatifs qu'ils font pour réunir leurs forces à celle de l'Eſpagne. J'ai offert mes ſervices à ces puiſſances qui les ont agréés, & j'eſpere que par votre éloquente impulſion, ſa Ma. jeſté catholique aura en moi la même confiance. Il ne vous ſera pas difficile de me procurer l'occaſion d'être utile à ma famille, ainſi qu'à vous même, Monſieur,

Je ſuis ſincèrement, Monſieur,

Louis-Joſeph De Condé.

Turin le 23 mars 1790.

La réponſe du Miniſtre d'Eſpagne, étoit ainſi conçue; on nous aſſure que par prudence ou crainte qu'elle fût interceptée, elle étoit ſans ſignature. Condé avoit le mot.

MONSEIGNEUR,

Je me ſuis empreſſé de montrer votre lettre au roi, qui en a ſenti toute la ſageſſe. Il m'a ordonné de vous annoncer ſa pleine confiance. Lorſque ſa Majeſté ſera déterminée à mettre ſes troupes en campagne, vous en ſerez prévenu. Vous pouvez compter ſur mon zèle, comme ſur le reſpect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monſeigneur,

Votre très-humble, &c.

Madrid le 11 *avril* 1790.

On voit clairement, d'après ces relations politiques, que Condé entretient avec les prin-

cipaux cabinets de l'Europe, les intentions criminelles de ce prince, que le ciel, dans sa colère, tira de la fange de l'adultère pour être le persécuteur infatigable de sa nation.

D'après les projets concertés des princes assemblés à Turin, avec les différens seigneurs, leurs acolytes & leurs protégés, il a été déterminé dans un dernier conciliabule que le prince de Conti reparoîtroit le premier à la cour de France, qu'il prêteroit le serment civique à son district, celui des Jacobins, fauxbourg St-Germain, qu'alors il prononceroit un discours insidieux, dans lequel les auditeurs, quoique prévenus des intentions de ce prince dangereux, ne démêleroient rien de contraire au civisme patriotique, que le serment déjà promis & annoncé par des lettres parties de l'Italie, seroit appuyé d'une apparence de sincérité qu'il ne seroit pas possible de contester étant suivi d'une somme pécuniaire.

Le plan fut exécuté ponctuellement. L'or fait taire les plus mécontens, aveugle les autres, & ce métal utile & funeste suppose toujours à celui qui le prodigue, sinon des sentimens purs & bénévoles, du moins des retours d'un repentir sincère. L'expérience de tous les siècles a confirmé cette vérité, que jamais on ne s'est avisé de contredire. S'il est constant qu'un petit nombre de citoyens désintéressés n'ait pas eu de confiance à la démarche du prince de Conti, la majeure partie des spectateurs, moins clair-voyante & plus confiante, parce qu'elle ne juge que par ses yeux & les démonstrations, s'est trouvée disposée à

écouter favorablement un grand prince, qui, avec sa bouche emmiellée, protestoit contre l'opinion qu'on avoit conçue de son anti-patriotisme, & répandoit, pour preuve de sa popular té, quelques sacs de louis.

Conti fut cru sincère, quoiqu'il ne le fût pas, & qu'il ne pouvoit l'être, par la raison que le cœur de l'homme ne revient pas si promptement des plus grands écarts aux remords les plus exemplaires. Il est resté dans la capitale, a reçu, reçoit ses protégés, s'est fait rendre compte de toutes les opérations de l'assemblée nationale, a examiné nos forces, a promis aux aristocrates sa protection & celle des autres princes; il a reparu chez le roi, qui a été content de le revoir & d'apprendre par sa bouche des nouvelles de la princesse de Piémont, sa sœur, du comte d'Artois, son frère, de ses neveux, de la maison de Condé.

La reine ne l'a pas moins honnêtement accueilli. Elle savoit que dans toutes les circonstances, il s'étoit montré son serviteur le plus fidèle. Il assista aux différens banquets de la maison royale, & particulièrement chez Monsieur. Il se mit en très-peu de tems au fait de tout ce qui s'étoit passé depuis son absence de Paris.

On dira que pendant son séjour à Turin, ce prince avoit exactement entretenu, ainsi que tous les autres, des correspondances suivies, qu'il savoit tout, comme s'il eut été à Paris dans son palais. Cette objection n'est vraie que jusqu'à un certain point; car enfin rien n'est tel que d'être sur les lieux, d'entendre

par ſes oreilles & de voir par ſ s yeux. D'ailleurs le prince de Conti avoit d'autres raiſons pour ſe remontrer. Il vouloit revoir ſes domaines, régler ſes affaires domeſtiques, ſe procurer de nouvelles finances & entretenir lui-même des relations ſûres & fideles avec les maiſons d'Artois (1) & de Condé. Il vouloit calmer la fureur du peuple.

On ſent bien que la conduite du prince de Conti ſervira de modèle à Condé, qui va revenir, & ſuivre les mêmes traces, les mêmes principes, le même plan. Avec beaucoup moins d'eſprit, de diſcernement, de fineſſe, de précaution & de politique ; mais en revanche, avec plus de hauteur, d'orgueil, de fierté, de magnificence, de gloriole & de vanité, il va renouveller ſes intrigues, ſes projets anti-patriotiques. Il en ſera quitte pour étaler le faſte d'un luxe outrageant & admettre à ſes audiences & à ſa table ſuperbement ſervie, tous ſes protégés, ſes penſionnés qui, réveillés par ſa préſence, remueront, intrigueront de nouveau, & prépareront l'anti-révolution déjà projettée, méditée & annoncée. Il eſt évident, par les révoltes qui déſolent nos provinces de tous les côtés, par les rebellions, par les réſiſtances des ariſtocrates, par le nombre des ennemis de la nouvelle révolution, qui ſe groſſit chaque jour, en vertu de l'expulſion des parlemens, des financiers, de la confiſcation des biens eccléſiaſtiques, de

(1) Liſez la vie de Louis-François de Conti, vous y verrez ſes correſpondances ſecrettes.

128

la diminution des immenſes revenus des archevêques, évêques, abbés commandataires, de leur réſidence forcée dans les lieux de leurs bénéfices ; il eſt évident que nous ſommes à la veille d'entendre les exploſions d'une guerre inteſtine, dans laquelle, malgré la ſupériorité du peuple, nous ne ſommes pas sûrs de triompher, ſi nous ne prenons les plus ſages précautions, & ſi nous ne prévenons les coups qu'on s'apprête à nous porter. Quelle innombrable ſuite de partiſans, les expulſés anéantis vont-ils entraîner ! Tout ce qui s'appelle commis de haut & bas parage, d'intendans, de laquais, d'officiers de judicature, de négocians, de marchands, d'ouvriers de luxe, qui ſe voient dépoſſédés, ruinés, ſuivra néceſſairement, par intérêt, le parti des princes, des grands, des ariſtocrates fortunés qui les ſoudoyent, & qui les ſoudoyeront, par la néceſſité d'avoir des milliers de bras à leur ſervice, dans l'eſpoir d'opérer une anti-révolution funeſte à notre liberté.

Braves Pariſiens, réfléchiſſez, n'attendez pas le retour de ce prince téméraire pour vous mettre ſur la défenſive. Ne vous fiez point à ſes promeſſes, n'ajoutez point de foi à ſes proteſtations civiques, à ſes dons patriotiques ; qu'en arrivant, ce prince effrayé de votre nombre, de votre valeur, ſente qu'il n'eſt pas poſſible de vous arracher cette douce, cette glorieuſe liberté que vous avez conquiſe au prix de votre ſang & de votre intrépidité.

F I N.